

*Richmond*  
LES ASTUCES  
DE PARIS;  
ANÉCDOTES  
PARISIENNES,

*Dans lesquelles on voit les Ruses que les  
Intriguans & certaines jolies Femmes  
mettent communément en usage pour  
tromper les gens simples & les Etran-  
gers.*

PAR M. N\*\*\*. K

---

PREMIERE PARTIE.

---



A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur - Libraire, rue  
Saint-Severin, vis-à-vis des murs de l'Eglise,

---

M. DCC. LXXV,

LES ARTS

DES ARTS

DES ARTS

DES ARTS

Les arts des arts des arts des arts  
des arts des arts des arts des arts  
des arts des arts des arts des arts  
des arts des arts des arts des arts

PARIS

PARIS



PARIS

PARIS

Les arts des arts des arts des arts  
des arts des arts des arts des arts  
des arts des arts des arts des arts  
des arts des arts des arts des arts

M. DCC. LXXV.



---

## AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

**L**E titre qu'on a donné à cette bagatelle a paru beaucoup plus convenable que tout autre, que bien des Lecteurs auraient peut-être trouvé moins simple & moins intelligible. On s'est décidé à préférer le vieux mot *Astuce* à celui de *rusé* ou de  *finesse*, quoiqu'il signifie la même chose, parce qu'il semble promettre davantage & rire à l'imagination.

Mais j'espère que le mérite de ce Livre ne fera pas seulement dans son titre, quoique la plupart des Auteurs modernes aient amené la mode de faire des Ouvrages qui n'ont guères que le frontispice d'intéressant. Celui-ci doit à plusieurs égards piquer la curiosité; son sujet est absolu-

iv *AVERTISSEMENT*  
ment neuf ; & il est aussi beau  
que rare de nos jours de dire des  
choses nouvelles. On va connaî-  
tre les tromperies en tout genre  
qui se pratiquent dans la Capi-  
tale de la France , & qu'aucun  
Ecrivain n'avait encore pris la  
peine de recueillir, quoique l'u-  
tilité publique , & l'envie de s'oc-  
cuper de choses amusantes , eût  
dû en inspirer l'idée depuis long-  
tems. Les souhaits d'un Auteur  
estimable sont remplis ; & c'est  
un préjugé bien favorable en  
faveur de la singulière produc-  
tion que je mets au jour : voici  
comme il s'exprime : « je ne con-  
» nais pas de Livre plus nouveau,  
» plus moral, plus instructif, plus  
» intéressant, plus curieux à faire,  
» en tout sens, qu'un Livre sur  
» Paris ( \* ) ». Cet Ouvrage est  
fait, & le voilà ; s'il ne réunit

---

(\*) *Du Théâtre , ou nouvel Essai sur l'Art  
Dramatique, page 181.*

DE L'ÉDITEUR. ▼

point tous les avantages qu'il devrait offrir, ce n'est certainement pas la faute du sujet. On n'a cependant rien négligé pour en tirer parti & on l'a traité d'une manière enjouée, afin de donner à l'instruction l'apparence de la plaisanterie; car les vapeurs sont actuellement si communes ! Au reste je me suis flatté que ce badinage, tombé par hasard entre mes mains, pourrait amuser le Public. Les Lecteurs trop délicats se récrieront peut-être sur certains détails; mais ces détails peignent le Peuple; tant pis pour ceux qui n'aimeraient point de pareils tableaux.

Je déclare encore qu'il faut lire ce petit Ouvrage dans l'intention de se réjouir, & je supplie les mélancoliques, les hypocondriaques de ne pas prendre la peine de l'acheter. Bien des gens ne vont aux Spectacles & au Collisée que pour s'ennuyer; tandis

vj *AVERTISSEMENT*

que la Comédie & les Vaux-Halls ne sont établis que pour l'amusement général. (\*) Les Entrepreneurs des Spectacles ne disent rien à ces éternels Ennuiés , parce que leur argent fait toujours plaisir. Mais moi , je dis hautement : « mon Livre est fait » pour inspirer la joie. Ainsi , que » ceux qui sont assez ennemis » d'eux-mêmes pour dédaigner » de rire , ne viennent point affliger mon honnête Libraire » avec leur visage triste ».

Cependant , le badinage que j'offre au Public ne doit pas seulement être considéré comme une simple plaisanterie. En le lisant les âmes sensibles seront quelques-fois émues. J'ose mêm-

---

(\*) Vive le Ranelagh établi à l'entrée du Bois de Boulogne , sur le modèle de celui de Londres ! On y va , non pas pour s'y faire voir , mais pour y danser. C'est le seul endroit de Paris où le plaisir ne soit point encore passé de mode.



me croire qu'il réunit l'utile à l'agréable. En effet , on y verra quelles sont les différentes finesses dont il faut se défendre dans la Capitale , & les dangers qu'y court souvent l'Innocence.

Les différentes anecdotes qu'on va lire doivent paraître d'autant plus intéressantes , qu'elles sont toutes véritables. Combien de Lecteurs se reconnaîtront pour les Héros des aventures qu'on a pris soin de recueillir ici , & de mettre en action !

Je sçais que ce petit Ouvrage ne contient actuellement qu'une partie des Astuces auxquelles on est exposé dans Paris. La matière ne peut être épuisée que dans de nouvelles éditions. J'invite donc tous ceux qui auront éprouvé quelques tromperies singulières, soit de la part des Marchands , soit de la part des Filoux , ou de nos jolies femmes , d'avoir la complaisance de m'en faire par-



vij *AVERT. DE L'ÉDIT.*

venir le détail : ils auront du moins la consolation de se voir vengés.

Mais comme de nos jours il est tout simple qu'on ait des égards pour la faiblesse humaine, sur-tout quand elle tourne à notre profit, j'avertis les trompeurs & les Astuciers en tous genres , que moyennant une gratification honnête, ils pourront s'assurer de ma discrétion.



LES



LES ASTUCES  
DE PARIS;  
ANÉCDOTES  
PARISIENNES.



CHAPITRE PREMIER.

*Le Héros de ce Livre & Nicette, sa Sœur,  
arrivent à Paris.*

P O U R l'instruction de mes Amis, de  
mes chers Confrères les Provinciaux, je  
veux écrire les petites tromperies en tout  
genre, qu'on m'a fait éprouver à Paris.  
Je n'y ai pourtant séjourné que six mois.  
Que me serait-il donc arrivé, si j'y eusse  
resté davantage? Je me flatte encore

que le détail où je vais entrer de mes Aventures dans la Capitale de la France, pourra être utile aux ames simples & honnêtes qui s'y trouvent; car, quoi qu'en disent de prétendus Raisonneurs, tous les Parisiens ne sont pas des beaux esprits, & tous les Provinciaux ne sont pas des imbéciles. Enfin, sans faire ici le Dissertateur ni le Philosophe, manie réservée à Messieurs les Auteurs des Discours Académiques, je vais narrer tout simplement & avec gaité les *Astuces* dont je me suis vu le jouer, sur les bords de la Seine: profite qui pourra.

Je ne m'étonne plus que le séjour de la Capitale paraisse utile à tant de personnes sensées, & qu'elles y accourent en foule s'y ruiner ou contracter des dettes: il est sûr que la Jeunesse s'y dégourdit furieusement.

Qu'on ne soit donc pas surpris si je m'exprime quelquefois d'une manière un peu trop spirituelle, pour un Habitant

éloigné du centre des Arts & des Lettres; & qui n'étoit pas même digne d'occuper une place dans l'Académie de la Province. J'avoue que nous étions, ma sœur & moi, les deux créatures les plus sottes du Pays, & cette véridique Histoire le prouvera bien; mais dans Paris, cinq ou six mois m'ont suffi pour devenir malin comme un Singe. Ma chère sœur s'est bien ouverte aux instructions; & à peine eut-elle respiré l'air de la Seine, qu'elle a profité à vue-d'œil.

Cependant, je dois demander grâce pour le ton de plaisanterie qui régnera souvent dans mon récit. J'ai eu lieu de m'appercevoir que la gaîté n'était plus de mode à Paris. La Comédie y ressemble à ces Pleureuses à gages, que mon Maître d'École m'a dit qu'on voyait aux Enterremens des Romains: il n'y a pas jusqu'à l'Opéra-Bouffon qui ne s'avise aussi de se morfondre en étalant de beaux sentimens. On ne rit plus qu'aux petites



Pièces de l'Ambigu-Comique, ou qu'aux premières Représentations des Tragédies nouvelles; encore faut-il voir avec quelle dignité certaines gens du bon ton reçoivent tout ce qui n'est fait que pour les amuser! Malgré la certitude où je suis d'être généralement méprisé ou sifflé dans ce qu'on appelle à Paris *la bonne Compagnie*, je répandrai dans ma narration, autant qu'il me sera possible, le sel de la plaisanterie. Qu'on me passe ce ridicule; c'est une bonne-homme Provinciale, dont je tâcherai bientôt de me défaire.

Je m'apperçois, peut-être un peu trop tard, qu'il est tems d'en venir à mes Aventures. Je commence, & promets de ne plus m'écarter de mon sujet.

Mais il me paraît que ma sœur & moi, avant de nous montrer sur la Scène, devons nous faire connaître du Lecteur.

Notre pauvre père Claude-Gilles-Pantaléon Mitouflet, établi dans une petite Ville de la Basse-Normandie, où il étai



Apothicaire, sauf votre respect , venait de passer de ce Monde dans l'autre , après avoir été veuf pendant dix ans , ce qui l'avait consolé d'un Mariage qui avait duré trente mortelles années. Notre cher père Mitouflet nous avait à peine dit les derniers adieux , qu'on nous apprit que dans la Capitale de la France , nous avions un Cousin, Secrétaire d'un Financier. Aussitôt, moi, qui étais le chef de ma Maison , & que l'état d'Apothicaire ne ragoûtait point absolument , pour les raisons qu'on devinera sans peine , je résolus de me rendre auprès de ce parent , qui ne pouvait manquer d'être honnête , aimable , spirituel , puisqu'il était riche. Ma sœur voulut être du voyage ; & , comme j'ai un bon petit cœur de frère , je consentis qu'elle vînt partager la haute fortune où je m'attendais de monter par la protection de mon cousin le Secrétaire. D'ailleurs , je savais que la présence d'une jolie fille vous ouvre aisément le chemin des

Grandeurs à Paris , à Londres , à Rouen , & par-tout où l'on a des yeux ; ce qui est fort utile aux jeunes-gens de famille qui n'ont pour tout bien qu'une sœur , belle & complaisante , ou qu'une parente aussi douce que gentille.

Nous fîmes à la hâte notre paquet , & j'enveloppai précieusement , dans plusieurs linges , la somme de douze-cents-cinquante livres dix sous neuf deniers , à quoi s'étoit montée la succession de mon respectable père. Je ne pus toucher au fond de la boutique , le pauvre défunt , par prudence , l'ayant substitué sur la tête de mes enfans à venir. Nos préparatifs achevés , nous nous emballâmes dans le Coche , & nous nous rendîmes bien doucement à Paris.

Ce fut par la rue Saint-Honoré que nous eûmes l'honneur de faire notre entrée. A peine étions-nous sortis de notre étui , que je m'informai du chemin qu'il fallait prendre pour aller dans la rue de la Harpe , où nous devions loger , chez

une vieille femme , qui tenait un Hôtel-garni , & à laquelle j'avais été fortement recommandé par un jeune Étudiant en Chirurgie , son ancien Commensal. Certain grand Drôle , dont les épaules étaient chargées d'un crochet , & que je priai humblement de m'indiquer ma route , me dit que mon plus court était de prendre par le Fauxbourg Saint-Antoine. Tenant ma Sœur sous le bras , je suivis les rues qu'il m'avait montrées , & demandai souvent le Fauxbourg S.-Antoine , dans la crainte de m'égarer.

Il était près de dix heures du soir quand je parvins enfin au but de mes longues courses ; ma sœur n'en pouvait plus , & avait perdu en chemin une de ses pantouffles. Mais quelle fut notre confusion , lorsqu'on nous dit dans le Fauxbourg Saint-Antoine , que la rue de la Harpe était à-peu-près à l'endroit d'où nous étions partis , & que , si nous voulions nous y rendre , il fallait de nouveau traverser toute la Ville.

## CHAPITRE II.

*Ruses qu'employent la plupart des Fiacres & tromperies usitées à leur égard.*

« **M**AIS il nous est impossible de nous  
» soutenir , m'écriai - je alors piteuse-  
» ment ; le bruit des voitures nous a  
» presque rendus sourds ; & , à force  
» d'être heurtés par les passans , nous  
» sommes à demi disloqués : d'ailleurs ,  
» le pavé est si glissant , que nous avons  
» manqué vingt fois nous rompre le  
» cou. Ma sœur a un pied chaussé &  
» l'autre nud ; & si nous allions nous éga-  
» rer , peut-être n'en serait-elle pas  
» quitte pour la perte de sa pantoufle.--  
» Oh ! puisque vous êtes si fatigués l'un  
» & l'autre , vous avez une excellente  
» ressource , ( me repliqua la personne  
à qui je faisais ma doléance ) « ignorez-  
vous que dans chaque Quartier de  
» cette Ville on trouve des Carrosses ex-  
» trêmement commodes , vulgairement



» appellés *Fiacres* ? Je vous conseille de  
» prendre un de ces Equipages si utiles ;  
» il va vous transporter dans un clin-d'œil  
» où vous devez loger : vous aurez le plai-  
» sir de rouler Carrosse , comme si vous  
» étiez un Prince , un Richard , un Com-  
» mis parvenu , ou bien une de ces De-  
» moiselles qui ont un Hôtel superbe ,  
» de grands Laquais , & de beaux dia-  
» mans , sans avoir un sou de revenu ».

Je ne compris rien à ce discours , & me laissai conduire à la Place où l'on trouvait des *Fiacres* à choisir. Que je fus surpris à l'aspect de ces Voitures dont on venait de me faire un éloge si magnifique ! A l'aide d'une chandelle , qu'on tenait par hasard , j'entrevis des espèces de coffres couverts de boue , qu'on a la bonté d'appeler *Carrosses* , & auxquels étaient attelées de vieilles Rossinantes , qui n'auraient point eu besoin d'être diséquées pour servir d'études dans une Ecole Vétérinaire.

Cependant , la fatigue de ma sœur,



& celle que j'éprouvais moi-même , nous contraignit à faire l'essai de ces Chars horriblement délabrés. Nous montâmes dans celui qui avait le moins mauvaise mine , & dont les squelettes qui servaient de Chevaux paraissaient avoir trois ou quatre jours à vivre. Le Cocher, vêtu d'une longue Redingotte toute déguenillée , s'écria, que nous devrions le prendre à l'heure : on nous dit en effet que ce marché - là nous ferait sûrement avantageux , parce que , pour nos vingt-quatre sous , nous pourrions garder le Carrosse plus long-temps. Je consentis à payer à l'heure , & le Cocher satisfait, ferma la portière en jurant.

Nous commencions à rouler assez vite, lorsqu'une des suppentes , venant à se casser tout-à-coup , nous donna une secousse qui nous fit tressaillir. Remis de notre frayeur , nous nous aperçûmes que la Voiture penchait singulièrement d'un côté ; en sorte qu'elle ressemblait à ces Navires qu'un coup de vent jette sur

un banc de sable. Mais cet accident ne nous aurait point empêché d'arriver bientôt, si notre coquin de Cocher n'avait craint de faire attrapper une fluxion de poitrine à ses Chevaux ; il leur laissa prendre une allure si lente , que nous aurions été beaucoup plus vite à pieds. Ce n'est point encore tout : Au lieu d'éviter les embarras & d'aller son droit chemin , le maudit Phaéton s'engagea dans un grand nombre de rues détournées, & chercha toutes les occasions de s'accrocher. On m'a depuis informé que son dessein était de gagner du tems : manéges , m'a-t-on dit , pratiqués de tous ses Confrères , lorsqu'on les paye à l'heure , & singulièrement quand ils s'apperçoivent qu'ils ont affaire à quelque Provincial.

Les squelettes qui nous traînaient ne parvinrent dans la rue de la Harpe qu'à deux heures après minuit , & s'arrêtèrent enfin devant l'Hôtel-garni où nous devions loger. Tout le monde

était enseveli dans un profond sommeil ; & j'eus bien de la peine à me faire ouvrir la porte. Lorsqu'il fut question de congédier mon Cocher , le drôle représenta qu'il y avait au moins quatre heures que je l'employais ; j'en convins, & l'Hôtesse décida que je devais donner quatre livres dix sous. Je payai tout ce qu'on me demandait , & promis bien de ne jamais me servir de Fiacre.

Comme je me plaignais fortement de ces Cochers publics , l'Hôtesse me dit , qu'il fallait être juste , & se résoudre à s'en laisser quelquefois tromper , attendu qu'ils étaient souvent dupés à leur tour : « Combien de jeunes-gens , » ajouta-t-elle , les font rouler une journée entière , & ne leur donnent ensuite , pour tout paiement , qu'une vo-  
lée de coups de bâton ! Mais sans en venir à de telles voies de fait , on trouve assez moyen de les frustrer de leur salaire. On se fait conduire devant une maison qui offre un secret passage

» dans une autre rue , & l'on s'éloigne  
» par des chemins détournés , tandis  
» que le Cocher attend bonnement  
» qu'on vienne le rejoindre. Il est  
» arrivé à certain Fiacre une petite  
» aventure , que je veux bien avoir la  
» complaisance de vous raconter.

» Un Phaéton ambulante ayant conduit  
» un Particulier , & s'appêtant à rece-  
» voir deux courses qui lui étaient dûes,  
» fut invité par ce même Particulier à  
» boire sa part d'une bouteille de vin.  
» La séance bachique dura six heures de  
» suite ; & lorsque le Buveur voulut  
» congédier son Cocher , celui-ci pré-  
» tendit qu'il devait être indemnisé du  
» tems qu'on lui avait fait perdre.  
» Aussi-tôt grand débat ; l'un soutenant  
» qu'il n'était tenu à payer que deux  
» courses , & qu'on lui devait de la re-  
» connaissance pour tout le vin qu'il  
» avait prodigué ; l'autre assurant , au  
» contraire , qu'il était juste de l'indem-  
» niser des heures qu'il avait employées



» à boire , attendu qu'il avait cru qu'on  
» ne le retenait qu'afin de se servir en-  
» core de sa Voiture. Il fallut aller chez  
» un Commissaire pour tâcher de s'ac-  
» corder ; & j'ignore quelle fut la dé-  
» cision de cet Officier de Police ».

Mon Hôtesse s'aperçut enfin qu'il  
était tems de regagner son lit , & de  
nous laisser goûter quelque repos.

---

### CHAPITRE III.

*Finesse champêtres , qui ne sont pas  
trop rustiques.*

**J**E fus très-content de la petite Cham-  
bre que nous devions occuper , dans la-  
quelle il y avait deux lits , & qui était  
située au sixième étage. Sans trop exa-  
miner dans le moment notre humble  
demeure , à cause de l'heure indue ,  
nous nous couchâmes sans souper.

Nous fûmes réveillés dès le point du  
jour , par le bruit affreux des Carrosses ,  
la voix rauque des Porteurs-d'eau , & les



cris multipliés de différens Marchand. Dès que je fus levé, je me sentis aussi affamé qu'un Procureur qui peut dévorer une riche succession.

Ma sœur songeant à me faire faire un bon déjeûner, descendit chez notre Hôtesse, & apperçut devant la porte une Payfanne, dont la physionomie honnête inspirait la confiance, & qui offrait modestement aux Passans des *bouts de boudins*, arrangés très-proprement dans un panier, garni d'une serviette bien blanche. Elle crut me régaler à merveille, & s'empressa d'acheter quelques-uns de ces boudins. Comme ils paraissaient entrelardés d'une manière appétissante, nous les mîmes sur le gril, en les dévorant des yeux. Mais, catastrophe inattendue ! quand nous voulûmes satisfaire la faim que leur aspect avait redoublée en nous, il nous fut impossible d'en manger une seule bouchée : ils n'avaient ni goût ni saveur, & ce n'était que pour attraper les gourmands.

qu'on avait mis à chaque bout un petit morceau de lard.

Ma sœur courut alors chez notre Hôtesse, & témoigna qu'elle avait envie d'acheter du beurre & des œufs-frais. Elle achevait à peine de parler, lorsqu'une jeune Payfanne entra, & lui découvrant un panier, offrit de lui vendre du beurre excellent, fait de la veille, & des œufs qui venaient à l'instant d'être pondus. Ma sœur goûta le beurre, qui était en pain & disposé avec beaucoup de symétrie; elle le trouva aussi bon qu'il avait belle apparence. L'air simple & honnête de la jolie Payfanne achevant de la séduire, elle s'empressa d'acheter deux livres de ce beurre excellentissime, & de se faire compter une douzaine de ces œufs que les Poules venaient à peine de pondre. Tandis que ma sœur les faisait cuire à la coque, je me jettai avidement sur le beurre-frais... Mais je n'en eus pas plutôt enlevé l'épaisseur de trois lignes, que je m'aperçus,

perçus, à mon grand étonnement, qu'il devenait rance, & d'un goût si détestable, qu'il n'était pas possible de le manger. Hélas ! l'essai que je fis des pains, ne me prouva que trop qu'ils étaient tous environnés d'une couche très-mince d'excellent beurre. Que Messieurs les Poètes nous disent encore que la bonne-foi & l'innocence se sont retirées parmi les gens de la Campagne.

Je me consolai de cette tromperie par l'espoir séduisant de me bien régaler avec les œufs-frais. Ma sœur, les croyant cuits à propos, les met sur la table ; déjà je les avale en idée, nous ouvrons chacun le nôtre..... Mais, ô confusion ! ô douleur !.... Le Lecteur s'attend peut-être que nous les trouvâmes gâtés, ou bien, qu'ayant acquis, sans le savoir, de la volaille à bon marché, nous rencontrâmes sous la coque & l'œuf & un petit poulet.

Vraiment, c'était bien autre chose ; notre malheur aurait été trop commun ; les Astuces de la Capitale doivent être au-dessus de celles de la Province. Enfin, pour dire les choses sans détour , la plupart de nos œufs étaient absolument vuides , & les autres n'avaient point de jaune. Émerveillé d'une pareille aventure , j'examinai à plusieurs reprises les coques que nous avions payées si cher : à force de les considérer avec soin , je découvris un trou presque imperceptible , au moyen duquel on avait pu fucer tout ce qui était contenu dans l'œuf , & y introduire une quantité d'eau suffisante pour lui donner le poids nécessaire. On avait ensuite rebouché ce trou avec un peu de cire. Ainsi, la Payfanne & sa famille avaient sans doute mangé la veille notre douzaine d'œufs à leur souper, & en vendaient le lendemain les coques, afin qu'il n'y eût rien de perdu. Pour nous , qui n'avions



pas tant d'esprit, & que la faim pressait, nous fûmes forcés de faire notre déjeûner avec du pain sec.

---

## C H A P I T R E IV.

*Autres fineses Champêtres & Parisiennes,  
&c. &c. &c. &c.*

C O M M E tout le monde est disposé à mal penser de son prochain, on s'imaginera peut-être que nous étions faits, ma sœur & moi, pour être chaque jour le jouet d'une nouvelle mistification, & que notre extérieur eût fait naître l'idée de nous duper, quand on n'en aurait point eu l'envie. Il est donc raisonnable de nous faire si bien connaître, qu'on ne se forme que de justes idées sur notre compte.

J'ajouterai à ce que j'ai dit plus haut, Chapitre premier de ma très-véridique Histoire, que, quoique nous fussions assez simples, assez bornés, nous n'a-

vions point absolument l'air d'imbéciles : à combien de gens avons-nous donc l'honneur de ressembler ! Ils ont beau être bouchés , stupides , on leur croit un esprit infini , & ils ont le secret de tromper presque tout le monde : de la hardiesse , du bavardage , ou de la mémoire , les tirent chaque jour d'affaire. Pour nous , ce n'était que par notre physionomie que nous pouvions en imposer : qu'on en juge , je vais tracer notre portrait. C'est par le mien que je dois commencer , vû la supériorité que l'homme a toujours eu sur la femme.

J'ai près de six pieds de haut , ce qui me donne un abord imposant ; il est vrai que je ne me tiens pas tout-à-fait droit , & que je me présente assez gauchement. J'ai la voix brusque & très-forte ; je ménage si peu mes poulmons quand je parle , que j'impose silence à tout le monde , & qu'on est obligé de m'entendre , bon gré mal gré. Je trouve ce que je dis si drôle , si plaisant ,

que je ne manque pas de rire à la fin de chacune de mes phrases, en battant des mains avec tant de bruit, que j'achève d'étourdir ceux qui auraient pû résister à ma voix de tonnerre. C'est ainsi qu'en riant de toutes mes forces, je tâche d'inspirer la gaiété, tandis que ma physionomie fait éprouver une espèce d'ennui. La largeur extraordinaire de mon front, paraît avoir été formée à dessein d'accompagner deux gros yeux que je roule sans cesse, & qui regardent par-tout sans rien voir. Ma bouche, craignant de retenir quelques-unes de mes belles pensées, est toujours entr'ouverte, de manière que je ressemble assez à une carpe qui bâille. Comme mes cheveux me tombaient souvent sur le visage, j'ai la tête aussi rase qu'un *Enfant-de-Chœur*, & je couvre mon chef pelé tantôt d'une perruque à bourse, tantôt d'un petit bonnet rond : cette coëffure variée me donne deux visages, qu'on a bien de la peine à définir. Je

ne dois point oublier que jè marche pesamment , & qu'à chaque pas , je pose le pied comme si j'écrasais quelque chose de très-dur. Ajoutez que je panche négligemment la tête sur l'épaule gauche; & me voilà peint d'après nature.

Je viens au portrait de ma sœur. Elle est blonde , ses yeux sont petits, mais vifs; sa bouche est fort grande, & laisse voir de belles dents. Comme son fichu est fermé avec soin par cinq à six épingles, je me doute que sa gorge est cet énorme embonpoint qu'il paraît contenir avec tant de peine , & qui lui avance si prodigieusement sur l'estomac : si je ne me trompe point dans mes spéculations, il faut avouer que ma chère sœur a plus de gorge que n'en ont ensemble douze Dames de Paris. Elle paraîtrait beaucoup plus grasse, si sa taille n'égalait presque la mienne; mais quelle est loin d'imiter la noblesse de mon maintien ! Elle a toujours la tête baissée, & ses bras sont comme cloués



sur son busque. Dans la crainte de mal parler , elle ne répond que par monosyllabes , & n'ouvre jamais la bouche que lorsqu'on l'interroge : chose surprenante dans son sexe ! Se trouve-t-elle avec des personnes qui lui sont peu connues , chaque mot qu'on lui adresse la fait rougir jusqu'aux oreilles. A voir son air distrait & rêveur , on croirait qu'elle réfléchit profondément ; & si elle songe , elle ne peut s'occuper que de rubans , de pompons , ou de quelque autre bagatelle. Mais cette simplicité apparente , n'empêche point que ma sœur n'ait beaucoup de bon sens. Avant de l'avoir étudiée , on peut la prendre d'abord pour une idole. L'œil observateur s'apperçoit enfin que sa timidité , que son maintien gêné , est le fruit des mœurs simples de quelques Villes de Provinces.

Je demande , d'après cette description sincère de nos deux individus , tels qu'ils étaient avant notre arrivée à Pa-

ris, si nous devons nous attendre à servir de jouets à plusieurs personnes de la Capitale? C'est pourtant ce qui nous est arrivé, malgré tous nos soins à nous défendre des pièges qu'on y tend quelquefois aux âmes franches & confiantes. Eh que d'Astuces avons-nous éprouvés, dont les Habitans de Paris eux-mêmes sont chaque jour les dupes!

Reprenons maintenant le fil de notre Histoire. Ma sœur se chargea du soin de faire la cuisine; & notre Hôtesse lui indiqua les Marchands les plus près, dont nous pouvions avoir besoin. Avant d'apprendre au Lecteur quelques aventures de nos dîners, je vais lui conter tout de suite ce que plusieurs de nos déjeûners eurent encore de plaisant.

Dégoûté du beurre & des œufs-frais, il m'arriva souvent de faire apporter une tasse de Café. Mais quel breuvage, bon Dieu! Ou j'étais désagréablement affecté par un goût de sureau, d'orge & de fèves brûlées; ou je croyais avaler  
une

une véritable médecine. Un jour il m'arriva de trouver au fond de la cafetière du charbon pilé ; destiné , sans doute , à donner au café une couleur plus noire.

Ma sœur s'imagina que nous ne pouvions être trompés en nous contentant de ne boire que du lait , acheté par elle-même ; & nous tombâmes de Caribde en Scylla , ou pour mieux dire , de fièvre en chaud mal.

La première fois que je m'avisai d'en boire , je crus avaler de mauvaise eau de riz. Il est certain que le prétendu lait qu'on débite dans la Capitale , n'est le plus souvent , qu'une eau blanchie par l'infusion de quelque graine. Mais il est facile d'y appercevoir encore une autre mélange , c'est de la farine délayée dans de l'eau. Un matin que j'aurois été charmé d'avoir du lait à mon déjeuner , il s'y trouva tant de farine , qu'au lieu de le boire , je fus obligé de le manger : c'étoit de la bouillie , ou plutôt de la colle. *I. Partie, C*

## CHAPITRE V.

*Bijoux trouvés : Avis au Lecteur.*

C E P E N D A N T l'ambition parlait sans cesse à mon cœur. Je me représentais mon cousin le Secrétaire , transporté de joie à ma vue , & s'empressant à métamorphoser son parent l'Apothicaire , en riche Financier. Je me promettais de jouer à merveilles le personnage de Crésus ; & d'être aussi fier , aussi insolent qu'un malôtru , à qui la fortune cesse tout - à - coup de faire la moue. Je n'étais point si satisfait de l'élévation future de ma sœur ; elle me paroissoit trop bonne , trop modeste , pour s'accoutumer jamais à la hauteur , à l'impertinence que doit afficher une femme parvenue.

Les justes craintes qu'elle m'inspirait ne m'empêchèrent pas de l'emmener avec moi chez notre cousin. Nous nous



affublâmes de nos atours des Dimanches, & nous partîmes pour aller rendre cette visite importante. Qu'il faisait beau de nous voir marcher gravement par les rues ! Nous ressemblions à de nouveaux mariés. Mais notre air avait sans doute quelque chose de trop Provincial ; car plusieurs personnes s'arrêtaient afin de nous regarder passer, & d'autres poussaient l'impolitesse jusqu'à nous rire au nez. Que trouvait-on de si singulier dans notre physionomie & dans notre parure ? Ma sœur étoit vêtue très-modestement ; son bonnet n'étoit point surchargé de mille fanfreluches ; son toupet, très-peu relevé, accompagnait l'air de son visage ; & son double fichu ne découvrait point des jours ménagés par la coquetterie. Est-ce que cette façon-là de se mettre seroit actuellement ridicule ? J'avoue que mon extérieur prêtait davantage à la plaisanterie. Je n'annonçais ni l'aisance, ni l'agrément de tout ce que je voyais

fourmiller autour de moi. Il s'en fallait de beaucoup que mon habit noir fût neuf. Mon père le portait dans les beaux jours de fête ; & il me semblait que puisqu'il avoit servi de parure à l'auteur de ma naissance , il étoit tout simple qu'il me rendit encore le même service. Mais les paremens n'étoient point faits en botte , & on y comptait deux boutons de plus que n'en exigeait la Mode. Quand on m'eût dessillé les yeux sur cette inattention de ma part , je sentis , en rougissant , de quel ridicule je m'étais couvert dans une Ville telle que Paris.

Nous marchions vers la demeure de mon cousin le Secrétaire , en nous entretenant de la manière dont nous devons nous présenter chez lui , lorsqu'un homme ramassa précipitamment quelque chose à mes pieds. Je m'arrêtai pour considérer ce que c'étoit , & je vis , avec douleur , que cet homme venait de trouver une très-belle bague

& des boucles d'oreilles d'or ; richesses qui auraient pu m'appartenir si la fortune m'avait fait jeter les yeux à terre une minute plutôt. L'Inconnu, se doutant de ce qui se passait dans mon âme, me dit, le plus obligeamment du monde, qu'il ne tenait qu'à moi d'acquérir à bon compte le trésor qu'il possédait. — « Comme j'ai grand besoin d'argent, ajouta-t-il, je vous  
» donnerai le tout pour douze francs.  
» Je sçais bien que j'en pourrais avoir  
» beaucoup davantage, puisque les  
» seules boucles d'oreilles valent au  
» moins un louis, & que la bague,  
» dont la pierre est fine, ne serait pas  
» trop payée deux-cens livres ; mais je  
» suis pressé de toucher de l'argent,  
» ainsi que je vous l'ai déjà dit. D'ailleurs, les Marchands me tromperaient, se doutant que le hazard m'a  
» procuré ces bijoux. Et puis, il est  
» bien juste que vous en profitiez aussi,  
» puisque nous les avons trouvés pres-

» que ensemble. Si vous aviez la simp-  
» plicité de ne pas croire qu'ils sont  
» d'or, examinez le poinçon, & allons  
» les faire estimer par le premier Orfè-  
» vre. — Cela n'est point nécessaire,  
» m'écriai-je. Vous avez l'air d'un par-  
» fait honnête-homme; & ces bijoux  
» me paraissent très-beaux; j'y vois en  
» effet le contrôle ». — Aussi - tôt je  
tirai ma bourse, & donnai douze  
francs au généreux Inconnu, qui dis-  
parut ensuite comme un éclair.

Je ne me sentais pas de joie d'avoir  
acquis à si bon marché des effets pré-  
cieux. Ma sœur en sautait presque de plai-  
sir, & me priait de lui faire présent des  
boucles d'oreilles. — « Vous serez assez  
» riche, me disait-elle, par la vente de  
» la bague; & si mes boucles d'oreilles  
» que je porte actuellement venaient à  
» casser, je pourrais du moins en chan-  
» ger. Oh! le bon pays, continuait-elle  
» dans son transport, où l'on rencon-  
» tre sous ses pas & de l'or & des dia-  
» mans! —



Dans l'instant que nous nous livrions le plus à l'allégresse , nous apperçûmes la boutique d'un Orfèvre, nous y entrâmes , & je montrai mon trésor , en demandant quelle était , au juste , sa valeur. A peine l'Orfèvre eût-il jetté les yeux dessus , qu'il fit un grand éclat de rire , en s'écriant : — « Est-ce que vous » vous moquez de moi , de m'appor- » ter du cuivre & un morceau de verre. » — Du cuivre ! repris-je aussi tôt pres- » que en colère. Ne voyez-vous pas le » contrôle ? — Bon ! ce prétendu poin- » çon n'est autre chose que la marque » d'un clou cassé ; & tout ce que vous » avez-là , peut bien valoir vingt-quatre » sous ». —



---

---

C H A P I T R E VI.

*Mon petit ami , vous faites l'important.*

**H**ONTEUX d'avoir été si cruellement dupés , & livrés à une foule de réflexions désagréables , nous continuâmes tristement de gagner la demeure de notre cousin le Secrétaire. Mais à mesure que nous en approchions , notre chagrin se dissipait , & fit enfin place à des sensations délicieuses , que nous procurait l'espoir d'une brillante fortune.

Notre joie redoubla quand on nous eut indiqué la superbe maison qu'habitait ce cher cousin : il logeait dans l'Hôtel du Financier , auquel il était attaché. Je demandai mon cousin le Secrétaire au premier Domestique qui se présenta. Et tout le monde de rire , de nous ôter le chapeau , & de nous conduire avec empressement à sa cham-

bre..Comme le cœur me battait ! Je n'éprouvais point une crainte décidée d'en être mal reçu ; j'étais agité par une certaine inquiétude confuse , qui me causait de la peine & du plaisir.

Que mon cousin était magnifiquement logé ! Nous traversâmes une file d'antichambres , qui ressemblaient à des Palais ; on se mirait jusques sur le plancher , qui était si glissant , que je manquai vingt fois me casser le cou. Ma pauvre sœur , moins adroite que moi à conserver l'équilibre , se laissa tomber tout de son long.

Je croyais toucher à l'instant d'embrasser mon cher cousin ; mais un Domestique vint nous dire *qu'il n'était pas encore jour.* — « Comment, m'écriai-je , est-ce que vous ne voyez pas le Soleil qui donne en plein ? » Voudriez-vous me faire croire que je suis venu ici à tâtons ? — Vous êtes donc bien provincial , ( reprit le Domestique d'un air goguenard ) puis-

» que vous ignorez qu'il est d'usage à  
» Paris de faire entendre que quelqu'un  
» dort, en disant *il n'est pas encore jour*.  
» On m'assure même que cet usage  
» est adopté dans toutes les Provin-  
» ces. — La singulière façon de parler !  
» repris-je à mon tour ; c'est comme si  
» l'on venait vous dire : retirez-vous ,  
» allez chercher une chandelle ; il n'est  
» pas jour céans en plein midi. Oh !  
» je suis persuadé qu'on voit clair  
» chez mon cousin quand le Soleil est  
» levé. Avertissez-le bien vite que je  
» suis ici avec ma sœur Nicette. — Oh !  
» votre cousin, puisque cousin y a ,  
» s'est couché à trois heures du matin.  
» Il a besoin de repos : il a soupé avec  
» des filles d'Opéra. Je suis étonné que  
» vous ayez l'honneur d'être son pa-  
» rent. Je lui ai souvent entendu ra-  
» conter qu'il descend d'une ancienne  
» famille , & que Monsieur son père  
» fait beaucoup de bruit dans la Ville.  
» — Mon cousin a raison ; les Mitouflet



» sont Apothicaires de père en fils ;  
» depuis deux-cents ans nous clisté-  
» risons tous nos Compatriotes. Pour  
» le père de mon cousin , il fait en  
» effet grand bruit dans notre Ville ;  
» il est Epicier-Droguiste ; & du soir  
» au matin son mortier retentit sous  
» les coups cadencés du pilon ». —

Le bruit redoublé d'une sonnette interrompit notre dialogue ; & le Domestique courut dans la chambre de mon cousin , qui faisait tout ce vacarme. Nous attendîmes près d'une heure qu'on nous permît de paraître. Ma sœur était dans un grand embarras, & me disait tout bas de nous en aller. Je l'encourageais de mon mieux , quoique je fusse plus intimidé qu'elle ne l'était elle-même. Ébloui de l'opulence, de la grandeur qui m'environnaient , je me félicitais d'avoir un parent si riche , & craignais quelquefois de m'être mépris , trompé par un nom semblable à celui que je cherchais. « Prendrais-

» je quelque Seigneur pour mon cou-  
» sin ? L'erreur serait un peu forte ,  
» me disais-je en moi-même. Prenons  
» garde , les Apothicaires sont sujets à  
» faire des qui-pro-quo ».

Je fus tiré de ma perplexité par le Domestique , qui vint nous avertir que nous pouvions entrer. Mon cousin , nonchalamment étendu dans un large fauteuil , était enveloppé dans une belle robe de chambre ; il tenait un miroir d'une main , & caressait de l'autre une petite épagneule. Je me présentai en tenant par la main ma sœur Nicette , qui tremblait de toutes ses forces , & faisait des révérences si profondes , que son derrière touchait presque ses talons. Moi , je n'étais point en reste de politesse , je tirais le pied en arrière , comme pour repousser quelque ordure , & m'inclinai aussi bas que s'il s'était encore agi d'exercer le plus noble ministère de mon ancienne profession. Ma sœur redoublait ses révérences , & moi

mes saluts depuis un quart-d'heure , sans que mon cousin eût songé à nous regarder ; nous serions peut-être encore dans la même occupation , si , en tirant le pied pour la vingtième fois , je n'avais rudement apostrophé la petite épagneule , qui me mordait les jambes depuis long-temps. Aux cris de sa chienne , mon cousin se leva tout effrayé , & la prenant dans ses bras , il me demanda , du ton le plus brusque , ce qu'il y avait pour mon service. — « Je » suis votre cousin Nicodème Mitou- » flet. Ma mère était une Luce Nitou- » che , qui descendait de Simon Gueu- » lard . . . » — J'allais enfilier toute ma généalogie , que je savais aussi-bien qu'aucun Seigneur de France , lorsque Monsieur le Secrétaire m'interrompit , en me disant : — « Je ne vous connais » pas , mon ami , sortez ». — Heureusement , qu'en achevant ces mots , il s'avisa de jeter les yeux sur ma pauvre sœur , qui ne savait quelle contenance

tenir , & s'en allait à reculons. Le visage du Secrétaire s'adoucit aussi-tôt, & s'avancant auprès de Nicerte , il lui passa la main sous le menton , & lui dit gracieusement : — « Mademoiselle ,  
» venez ici seule demain matin , je  
» verrai ce que je puis faire pour  
» vous ». — En parlant ainsi , il nous fit signe de nous retirer ; ce que nous fîmes ; mais le Domestique nous ferma rudement la porte au nez.

---

## CHAPITRE VII.

*De quelles manières les Marchands de cannes s'y prennent pour attraper les gens simples.*

« **B**ON ! cela va bien , ( m'écriai-je  
» dès que nous fûmes dehors ) nous  
» voici maintenant dans le chemin de  
» la fortune. Il est vrai que mon cousin  
» a paru me méconnaître ; mais il  
» s'attendrit pour ma sœur ; & c'est



» toujours quelque chose : j'en conclus  
» que la Nature lui parle en faveur de  
» ses parens. Un sentiment lui en ins-  
» pirant un autre , l'intérêt qu'il com-  
» mence de prendre pour Nicette , le  
» conduira par degrés à me vouloir du  
» bien : que la force du sang est une  
» belle chose ! » —

On voit que je parlais tout seul  
comme un fou , comme un Poète ou  
comme un Héros de Roman. Ma sœur  
était cause de cet énorme flux de lan-  
gue ; au lieu de prendre la parole à  
son tour & d'approuver ou de contre-  
dire mon sentiment , elle ne répon-  
dait que par monosyllabes à chacune de  
mes phrases : *oui , mon frère . . . . mon*  
*frère , oui.* Mes paroles, qui n'étaient  
point repoussées par d'autres , sortaient  
avec une abondance qu'aucun obstacle  
n'arrêtait. Qu'on y fasse attention, l'on  
n'est jamais si bavard qu'en parlant à  
quelque personne taciturne.

J'allais peut-être faire un monologue

aussi long que ceux qu'on entend dans certaines Pièces de Théâtre ; je commençais même à élever la voix aussi haut que certains Personnages dramatiques , qui crient à tue tête , tandis qu'ils sont supposés garder le silence ; mais mon attention se tourna heureusement vers deux hommes qui se rencontrèrent sur mon passage , & je me mis à les considérer en silence. L'un était Marchand de cannes , j'en jugeai du moins parce qu'il en portait un gros paquet sous son bras , & qu'il renait un très-beau jonc que l'autre homme paraissait vouloir marchander. — « Je » vous en donne six francs , disait ce » dernier. — Non , répondait le Marchand , je vous le laisse pour neuf , » & c'est encore trop bon marché : » mon jet vaut un louis comme un » denier. — Je le fais bien , répliquait » le Marchandeur , mais je ne veux pas » vous en donner davantage. D'ail- » leurs , c'est tout l'argent que j'ai sur » moi

» moi ». — Il s'en alla après ces mots , & je le perdis bientôt de vue. Pendant leur dialogue , j'avais réfléchi que le Ciel m'offrait sûrement une occasion de retrouver ce que je venais de donner mal à propos pour la bague & les boucles d'oreilles. Je m'approchai du Marchand de cannes , & lui demandai s'il voulait me vendre son jonc. — « Vous voyez ce que j'en refuse , me » dit-il ». — Je lui comptai alors la somme qu'il exigeait , & nous nous séparâmes fort contents. J'étais enchanté d'avoir eu presque pour rien un jet de trois pieds-six pouces , dont je pouvais me défaire avantageusement quand bon me semblerait.

Appuyé sur ma canne d'un air martial , j'entrai chez mon Hôtesse aussi fier qu'un Tambour-Major. Je lui montrai ma nouvelle emplette , & attendis , avec impatience , les complimens que j'étais certain de recevoir. Mais , au lieu de me féliciter de mon bon-

heur, elle sourit dédaigneusement, & s'écria qu'elle n'était point étonnée que j'eusse été la dupe de gens fourbes & rusés, qui attrapaient tous les jours quelqu'un dans Paris. Afin de la faire changer de sentiment, je lui racontai comment je m'étais procuré mon jonc; &, pour mieux lui prouver son extrême valeur, je me mis à le faire ployer en arc: ma satisfaction fut de bien courte durée! Au second effai, cet admirable jonc se cassa en trois morceaux; & le tronçon qui me resta dans la main, venant à se fendre en cinq ou six parties, avait tout l'air de ces fouets destinés à corriger les enfans. Je n'eus plus lieu de douter que mon jet prétendu ne fût un composé de différens morceaux, collés avec art, & couvert d'un beau vernis.

Je restai comme pétrifié de cette nouvelle tromperie. — « Vous voyez, ( me dit mon Hôtesse en riant de mon air stupéfait ) » vous voyez que



» votre Marchand s'entendait avec celui  
» qui feignait d'avoir envie de la  
» canne. Mais, consolez-vous; un pa-  
» reil manège se renouvelle tous les  
» jours dans Paris, & vous n'êtes ni  
» la première, ni la dernière dupe.  
» Tenez-vous donc sur vos gardes, &  
» défiez-vous sur-tout des Marchands  
» de cannes. Que de ruses ils imagi-  
» nent ! J'en suis instruite à force  
» d'avoir connu dans ma maison des  
» gens qui les ont éprouvées. Tantôt  
» c'est un jonc enté en un ou plusieurs  
» endroits; tantôt ils le rapent, le po-  
» lissent, lui donnent une forme agréa-  
» ble, & vous le couvrent ensuite d'un  
» vernis qui imite la nature : une au-  
» tre fois ils collent autour d'un mor-  
» ceau de bois, préparé & choisi pour  
» cet effet, plusieurs jones pas plus gros  
» que le doigt, & ménagent différens  
» trous imperceptibles au haut de cette  
» singulière canne, par lesquels soufflant  
» avec force, ils vous font croire,

» lorsque l'air vient à sortir par l'ex-  
» trémité opposée, que vous voyez la  
» preuve qu'ils vous offrent un vérita-  
» ble jonc, cette tige étant très-poreuse.  
» Non- contents de ces précautions,  
» quelques-uns d'entr'eux s'avisent en-  
» core de recourir à plusieurs méta-  
» morphoses. Les uns se déguisent en  
» Laquais, en Cuisiniers, ou bien en  
» Invalides, vous attendent dans quel-  
» ques rues détournée, vous présentent  
» une seule canne qu'ils ont à la main,  
» & vous disent, d'un ton piteux, que  
» le besoin d'argent les oblige à se  
» défaire d'un jet de prix, qu'ils vous  
» donneront au meilleur compte. Ce  
» qu'ils vous en demandent est tou-  
» jours proportionné à votre air plus  
» ou moins riche; & ils se réservent  
» d'ailleurs *in-petto* de diminuer les trois  
» quarts de leur prétention. Tant pis  
» pour ceux qui n'ont point assez d'es-  
» prit pour se garantir des pièges qu'ils  
» tendent à la crédulité.

» Je me rappelle une aventure af-  
» sez singulière, arrivée dernièrement  
» à l'un de ces Marchands de cannes,  
» ( poursuit ma vieille Hôtesse ) je  
» crois vous faire plaisir en vous la  
» racontant : il est juste que, pour l'ar-  
» gent qu'ils vous fripponneront, vous  
» sachiez du moins quelques-unes de  
» leurs anecdotes. Un Juif, nommé  
» Melchisédech, le plus honnête-hom-  
» me de son métier, ayant perdu tout  
» son argent au jeu, fut réconforté  
» par un de ses amis, bon Israélite,  
» c'est-à-dire, ne se faisant nul scru-  
» pule de tromper les gens de la nou-  
» velle Loi, & débitant toutes sortes  
» de marchandises, afin de trouver  
» plus souvent l'occasion de faire quel-  
» ques bons coups. Cet Hébreu &  
» demi, n'avait pour lors que deux  
» cannes, dont tout le mérite gissait  
» dans l'apparence. Il en remit géné-  
» reusement une à son Confrère Mel-  
» chisédech, & l'invita de s'associer

» avec lui le reste de la journée pour  
» trouver ensemble des dupes qui pus-  
» sent les indemniser des caprices de la  
» fortune. L'accord venait à peine d'être  
» juré, que l'œil perçant de Melchisé-  
» dech découvrit un jeune Militaire ,  
» qui lui parut une proie facile. — Je  
» suis trop connu pour me présenter  
» moi-même, dit-il aussi-tôt à son  
» camarade. Va jouer mon rôle auprès  
» de ce jeune Guerrier : qu'il apprenne  
» qu'on doit toujours être sur ses gar-  
» des. L'autre entendit à demi-mot ,  
» s'éloigna du rusé personnage qui  
» pouvait le rendre suspect, & s'ap-  
» procha d'un air hypocrite de la vic-  
» time qu'il voulait amadouer. — Je  
» suis, lui dit-il, un pauvre Matelot ,  
» qui revient des Indes. Le besoin d'ar-  
» gent, & l'envie extrême de regagner  
» mon pays, me forcent à vendre ce  
» jonc, unique fruit de mes longs  
» voyages; vous l'aurez pour la somme  
» modique de trois louis. — Séduit par



» les discours du fourbe , & tenté par  
» la vue de la canne , l'Officier offrir  
» jusqu'à trente-six francs, qu'on n'hé-  
» sita de prendre que jusqu'à ce qu'on  
» fut sûr qu'il n'y avait pas moyen de  
» lui excroquer davantage. Les deux  
» Juifs partagèrent fidèlement , & cha-  
» cun tira de son côté. Melchisédech  
» garda la canne qu'il tenait de son  
» Confrère; & voici l'aventure qu'elle  
» lui attira. Il était le soir du même jour  
» dans un café du boulevard , lorsqu'il  
» y vit entrer le jeune Officier , qui  
» paraissait tout fier d'avoir un jonc  
» des Indes. Le Militaire n'eut pas plu-  
» tôt apperçu la canne du Juif, qu'en  
» la méprisant, il lui montra la sienne ,  
» & lui dit de l'estimer. L'Israélite lui  
» dit qu'il devait l'avoir payée dix louis;  
» que puisqu'il était connaisseur, il lui  
» proposait de troquer contre celle  
» qui lui restait, dont il venait de re-  
» fuser cent écus , & qui avait trois  
» pouces de plus que celle dont il

» voulait bien se contenter , moyen-  
» nant une gratification honnête. Rem-  
» pli sans doute de la manie des can-  
» nes , l'Officier consentit au troc , &  
» donna douze francs de retour. Le  
» Juif aurait dû se retirer , mais il  
» s'amusa à boire quelques verres de  
» liqueur. Tandis qu'il se délectait trop  
» imprudemment , le jeune Guerrier , en  
» se chauffant , appuya sa canne con-  
» tre le poêle ; la chaleur la fit bientôt  
» décoller ; en sorte qu'au bout d'un  
» instant elle avait tout l'air d'un plu-  
» maceau. Le Militaire , surpris de la  
» métamorphose , sauta sur le pauvre  
» Melchisédech , & lui appliqua maintes  
» gourmades , en le traitant de coquin ,  
» de voleur , &c. Le Juif ne perdit  
» point la tête , il se saisit de la canne  
» qu'il venait d'avoir en troc , & la  
» cassant en deux , il fit voir qu'elle  
» était entée. Le jeune enfant de Mars  
» très-confus , craignit de passer aussi  
» pour un fripon , & laissa l'Israélite se  
» retirer doucement ». CHAPITRE

## CHAPITRE VIII.

*Nicette se laisse attraper à son tour.*

MA sœur avait écouté ce détail de fourberies avec une attention stupéfaite ; & de temps en temps elle interrompait l'Orateur par ces exclamations spirituelles : *hélas ! ... bon Dieu ! ... voyez-vous !* Après que notre Hôtesse eût fini son discours , ou plutôt tandis que la bonne-femme prenait haleine , car elle ne se lassait pas volontiers de parler , nous nous mîmes en devoir de grimper à notre donjon. A chaque étage ma sœur recommençait ses hélas ; elle ne pouvoit revenir de la surprise que lui causait les Astuces qu'on éprouvait dans la Ville la plus policée de l'Europe. Instruite par l'expérience , elle se promit bien de ne jamais se laisser tromper. Nous allons voir tout-à-l'heure qu'elle ne tint pas long-temps parole.

*I. Partie.*

E

Le jour même, en allant à la provision pour notre petit ménage, elle fut abordée par un homme qui vendait des mitaines, & qui la pressa d'en acheter une paire. Ma sœur, devenue défiante, examina la marchandise avec le plus grand soin, & crut faire une bonne emplette en se procurant des mitaines toutes neuves pour 24 sous. *Nota*, que chaque paire était cousue l'une sur l'autre; en sorte qu'on ne pouvait voir qu'un seul côté. Mademoiselle Nicette accourut me montrer sa nouvelle acquisition, & se félicita beaucoup d'être plus fine que moi. Mais, voulant en faire l'essai, elle fut confournée, en s'apercevant que le côté qu'elle n'avait pu examiner était horriblement criblé de trous : ces merveilleuses mitaines, ne pouvaient, tout au plus, que lui couvrir le dessus du bras.



## CHAPITRE IX.

*Seconde Astuce qu'éprouve Mademoiselle  
Nicette.*

J'AURAIS été trop injuste si je m'étais moqué de ma pauvre sœur : je me contentai de la plaindre. Elle jura d'être encore moins confiante, & de redoubler de précaution contre les surprises. Mais que peut l'innocence dans une Ville où la malice lui tend des pièges de tous côtés ! A chaque instant nous étions dupes d'une nouvelle fourberie ; & ce qui doit le plus toucher les honnêtes-gens en notre faveur, c'est que la simplicité qui nous faisait céder aux moindres ruses, finit par nous rendre les victimes des dernières Astuces inventées par la perversité des hommes.

Encore de petites tromperies, jusqu'à ce que, de circonstances en circonstances, je sois réduit à dévoiler les

plus grandes. Le soir du jour même qui avait été si fatal à ma bourse, ma sœur rencontra dans notre rue une de ces boutiques ambulantes qui sont si communes à Paris, & dont les Propriétaires étourdissent par leurs cris tous les Passans. Celui-ci avait dans une grande manne ou corbeille, des mousselines, des toiles, des mouchoirs & des rubans; & débitait sa marchandise à un prix si médiocre, qu'elle devenait très-tentative. Ma sœur s'arrête, considère le tout attentivement, & se dit à elle-même: — « Cet homme vend à  
» beaucoup meilleur marché que dans  
» les boutiques. Nous avons besoin de  
» linge; il est donc à propos que je  
» profite de l'occasion. D'ailleurs, je  
» n'ai rien à craindre; je vois claire-  
» ment ce que je vais acheter; & j'au-  
» rai soin que le tout soit bien aulné:  
» pour le coup je suis certaine de n'être  
» point trompée ». — D'après ce beau raisonnement, ma sœur acheta quel-

ques aulnes de toiles & de rubans , & quatre mouchoirs qu'on lui dit être des Indes.

Le désœuvrement & l'ennui me conduisaient assez souvent chez mon Hôtesse. J'y étais à faire la conversation , ainsi que deux de mes voisins , lorsque Nicette parut avec ses nouvelles emplettes. Dès que je m'aperçus qu'elle portait quelque chose , un frémissement me prit aussi tôt : je commençai à soupçonner qu'on ne pouvait rien acheter dans la Capitale sans avoir lieu de s'en repentir. L'Hôtesse confirma mes craintes en demandant à ma sœur si c'était aux Marchands qui courent les rues qu'elle se serait avisée d'acheter. Sur la réponse affirmative qu'elle reçut , elle s'écria : — « Vous vous êtes » donc laissée tromper , Mademoiselle ; » & je vais sans peine vous en convaincre. Je n'examinerai point si cette » toile & ces rubans égalent en bonté » la marchandise que vous auriez trou-

» vée chez des gens établis ; il y a  
» tout à parier que la comparaison  
» leur serait trop défavorable. Je veux  
» seulement vous prouver que vous les  
» avez payés encore plus cher que cette  
» marchandise réellement bonne. Voici  
» une aune, mesurez vous-même, &  
» voyez si vous avez votre compte ».—

Ma sœur trouva qu'il lui en manquait  
près de la moitié. — « Vous allez savoir,  
» reprit notre Hôteffe, comment s'y  
» prennent les Marchands ambulans.  
» Leur aune est plus courte d'un quart ;  
» vous n'avez pas le temps de vous en  
» appercevoir ; de sorte qu'il vous en  
» coûte, pour le moins, aussi cher que  
» si vous aviez été dans les boutiques  
» ordinaires ».

Notre bonne Hôteffe ignorait, sans  
doute, les Astuces pratiquées par ceux  
qui vendent de prétendus mouchoirs  
des Indes. Elle considéra les *masuliparans*  
que venait d'acheter ma sœur,  
les suspecta, & ne fut trop qu'en dire.



Nous ne tardâmes point à les apprécier au juste. Leur belle peinture ne dura que huit jours ; quand ils revinrent de la première lessive , ils offraient l'image du cabos : enfin , par la suite il ne nous resta plus qu'une grosse toile blanche.

---

## CHAPITRE X.

### *Le sel Parisien.*

COMME ma sœur s'était chargée du soin de la cuisine , elle eut souvent besoin d'acheter du sel. Bon Dieu ! que ce sel me parut une étrange chose , la première fois que j'eus occasion d'en voir ! Je refusai absolument de croire que ce fut-là cette brillante production des eaux de la mer & des rayons du Soleil. Je m'imaginai long-temps qu'on avait vendu à ma chère sœur , en guise de sel , de la boue sèche & pulvérisée. L'humidité , la crasse , la couleur noire

dont cette denrée était toujours couverte, tout me persuadait de plus en plus dans mon opinion. Il fallut que mon Hôteſſe me fit changer d'idée, en me parlant de la ſorte : — « C'eſt bien  
» réellement du ſel, que Mademoiſelle  
» Nicette vient d'acheter ; celui que  
» nous nous procurons en petite quan-  
» tité, n'eſt point d'une autre nature.  
» Voici quelle en eſt la cauſe : les  
» Regratières ou les Marchandes qui  
» le débitent en détail, ont recours à  
» mille moyens pour ſe procurer un  
» modique profit ; car enfin elles ſont  
» obligées de le vendre auſſi cher qu'il  
» leur a coûté. Elles s'avifent donc de  
» mille rufes pour en augmenter le  
» poids : je vais vous en détailler quel-  
» ques-unes. Il eſt certain d'abord qu'el-  
» les l'impreignent de terre ; ſa couleur  
» le prouve aſſez. Elles le font encore  
» tremper dans du lait, qui ſ'y atta-  
» che ſans le diſſoudre, & le rend  
» beaucoup plus lourd, par ſa matière

„ grasse qui s’y attache fortement. Mais  
„ non-contentés du lait & de la terre ,  
„ elles y mêlent aussi de petites pier-  
„ res & des cailloux , qu’à leur forme  
„ on prendrait pour du sel. Combien  
„ de personnes dans Paris ont le mal-  
„ heur d’être brèches - dents , pour  
„ avoir rencontré en mangeant de ces  
„ maudites petites pierres ! „

---

## C H A P I T R E X I.

*Mademoiselle Nicette évite un piège pour  
tomber dans un autre.*

LE jour venu où ma sœur devait se rendre chez mon cousin , elle mit dans sa parure beaucoup plus d’art qu’elle n’avait coutume ; non qu’elle eût dessein de plaire , mais parce que les femmes sont coquettes avant même de songer à l’être. Après que l’instinct eût dirigé ma sœur à sa toilette , & après qu’elle eût machinalement consulté son

miroir , elle partit d'un pied léger.

Pour moi , je restai dans la chambre , & me chargeai du soin d'écumer le pot.... J'observerai à ceux qui se moqueraient d'une telle occupation , qu'ils passent peut-être la plus grande partie de leurs jours moins utilement. En effet , que font les ambitieux ? De vains projets sur une grandeur chimérique : Que font les Partisans de la gloire ? Les uns travaillent à de mauvais Livres , ou à des Drames pitoyables , que le Public s'amuse ensuite à siffler : les autres cherchent les occasions d'avoir une jambe ou un bras cassé , pour obtenir un bout de ruban. Eh ! ne feraient-ils pas mieux tous ensemble de s'occuper du soin d'écumer le pot ! Ils profiteraient du moins de leur travail ; au lieu que bien souvent l'objet de leur amour n'est qu'une chimère , & qu'ils se repaissent à peine de fumée. . . —  
« Mais , Monsieur le Provincial , ( s'écrie  
„ ici un homme d'un goût délicat ) faites-



„ vous attention à la bassesse des détails  
„ dans lesquels vous entrez ! *Ecumer le*  
„ *pot* ! Ces choses-là se sont-elles ja-  
„ mais écrites ? „ — Trouvez bon ,  
Monsieur l'homme de goût , que j'aie  
l'honneur de vous répondre très-respec-  
tueusement , que tout ce qui regarde  
la cuisine n'a jamais eu rien de dégou-  
tant chez aucun Peuple. Comment ap-  
pellez-vous ce Poète aveugle , qui re-  
présente souvent des Héros tournants la  
broche , ou faisant griller une pièce  
de bœuf ( 1 ) ? Puisque d'illustres per-  
sonnages ont daignés faire la cuisine ,  
j'ai bien pu , moi , chétif mortel , écu-  
mer le pot , dont je devais manger ma  
part.

Revenons à Nicette , qui vient de  
partir lestement pour gagner la brillante  
demeure de mon cousin le Secrétaire. Au

---

( 1 ) Il s'agit , sans doute , ici d'Homère.  
Avertissons une fois pour toutes , que les notes  
de ce Livre sont dues à l'Editeur.

bout de quatre heures d'absence , je la vis accourir toute émue , l'œil brillant , le visage en feu , & m'annonçant par son air satisfait les meilleures nouvelles du monde. — « Réjouis - toi , mon „ cher frère , ( s'écria-t-elle en me fau- „ tant au cou. ) Monsieur notre cousin „ est rempli de bonne volonté ; il veut „ me mettre en chambre , & te placer „ à Bicêtre ». — Je fus transporté de joie en apprenant des choses si agréables. Ma sœur prit une chaise à côté de moi , & , contre son usage , parlant avec volubilité , me raconta tout ce qui lui était arrivé chez mon cousin : son récit est pour toujours gravé dans ma mémoire : je vais le répéter mot à mot. — „ Le Suisse ( 1 ) du Financier

---

(1) Mademoiselle Nicette ignore qu'un Financier n'a point de Suisse , mais qu'il a un Portier. Il est vrai que le luxe a tellement confondu les distinctions , que l'expression impropre dont elle se sert , & qu'on verra bientôt

„ ne m'a plutôt apperçue à travers la  
„ porte de sa loge , qu'il m'a crié  
„ visage riant , que je pouvais monter.  
„ Dès que j'ai paru dans l'antichambre  
„ de Monsieur Patelin , ( c'est le nom  
de mon cousin le Secrétaire ) „ son  
„ Domestique s'est empressé de m'in-  
„ troduire , quoiqu'il ne fût que  
„ *petit jour* , m'a-t-il dit : je n'étais guè-  
„ res en état de comprendre ce qu'il  
„ entendait par-là. J'éprouvais un trou-  
„ ble , un trouble que je n'avais point  
„ encore senti. Notre cousin était au  
„ lit , & l'on avait apparemment oublié  
„ d'ouvrir tous les volets de ses fenê-  
„ tres. Asseyez-vous bien près de moi ,  
„ ma chère cousine , m'a-t-il dit d'un  
„ son de voix si doux , si doux , qu'il  
„ a fait palpiter mon cœur. Je lui ai  
„ obéi en tremblant. Alors le Domesti-  
„ que nous a laissés seuls , & mon

---

adoptée par son frère , pourra ne pas tarder à  
cesser d'être vicieuse.

„ embarras a redoublé. Alors il m'a  
„ pris la main ; alors il l'a baisée avec  
„ une expression de bonté, qui m'a  
„ causé un plaisir charmant. Alors je  
„ l'ai trouvé bien aimable ; & alors je  
„ n'étais plus fâchée d'être avec lui.  
„ Alors je l'ai entendu soupirer , tant  
„ il s'intéressait vivement pour nous.  
„ Alors ses soupirs ont cessé ; & voici  
„ ce qu'il m'a dit , en posant douce-  
„ ment sa main sur mon estomac : —  
„ Vous tremblez , rassurez - vous , ma  
„ chère amie ; n'êtes-vous pas avec  
„ votre cousin ? ... La pauvre petite !  
„ c'est sage , c'est jeune , c'est un tré-  
„ sor : peut-elle manquer de faire for-  
„ tune à Paris ? ... Vous venez donc  
„ pour que je vous fasse du bien ? Oui ,  
„ c'est juste , oh ! rien de plus juste !  
„ Ecoutez-moi , ( a-t-il continué en me  
„ serrant affectueusement la main qu'il  
„ tenait toujours , & en détachant , par  
„ distraction , une des épingles de mon  
„ fichu ) écoutez-moi , la belle enfant.



„ Je veux vous assurer un sort. Je vais  
„ donner ordre , dès aujourd'hui , qu'on  
„ vous meuble un joli appartement.  
„ Vous serez une Dame. Vous aurez  
„ des Domestiques, un bon Cuisinier ,  
„ un beau carrosse. Vous irez chaque  
„ jour au bal , au spectacle. Vous vi-  
„ vrez dans l'opulence , dans les plai-  
„ sirs. . . . — Je l'ai interrompu pour  
„ lui demander ce qu'il ferait pour  
„ vous , mon cher frère , dont il me  
„ semblait qu'il n'avait encore rien  
„ dit. — Oh ! votre frère ne mourra pas  
„ de fin , m'a-t-il répondu. Je suis ab-  
„ solument décidé sur son compte. Je  
„ lui assurerai de quoi vivre le reste  
„ de ses jours ; & j'ai si bien arrangé  
„ les choses , qu'on va le mettre à Bi-  
„ cêtre. — A ces mots , voyant notre  
„ fortune assurée , j'ai balbutié de  
„ grands remerciemens à ce généreux  
„ cousin. Ma reconnaissance a paru  
„ l'enchanter ; il s'est tout-à-coup jeté  
„ en bas de son lit. . . . Alors j'ai eu

„ peur, sans savoir pourquoi ; je me  
„ suis sauvée précipitamment , & j'ai  
„ renversé , en courant , un fauteuil &  
„ une table : le Domestique est accouru  
„ au bruit , a parlé tout bas à son Maî-  
„ tre , qui a pris alors un air inquiet ,  
„ & m'a dit de revenir dans huit jours.  
„ Alors le Domestique m'a conduit  
„ dans une chambre où je n'avais point  
„ encore été , m'a fait signe de passer  
„ par un petit escalier , & m'a glissé  
„ quelque chose dans la main. J'ai des-  
„ cendu par le petit escalier. Alors je  
„ me suis trouvée dans une des cours  
„ de l'Hôtel du Ministre. Alors j'ai bien  
„ vite ouvert la main , & j'y ai vu six  
„ louis d'or. Toute joyeuse , je me suis  
„ mise alors à prendre le chemin de  
„ notre maison , en remerciant le ciel  
„ de nous avoir donné un si bon pa-  
„ rent. —

„ Je le remercie aussi de tout mon  
5, cœur , m'écriai-je *alors* ; & je te  
„ remercie en particulier , ma chère  
„ sœur,

„ sœur , de ta narration si naïve. L’aimable , le charmant cousin ! Eh !  
„ que nous allons être riches ! „ —  
Je n’interrompis mes joyeuses exclamations que pour sauter par la chambre , jusqu’à perdre haleine.

Ma sœur , me voyant enfin plus calme , reprit la parole , & me tint ce discours : — « Ce n’est pas encore tout ,  
„ mon frère. Comme je réfléchis beaucoup , sur-tout quand je n’ai rien  
„ de mieux à faire , j’ai songé que tu  
„ n’étais pas assez bien mis pour te  
„ présenter dans le monde , & pour  
„ occuper ton emploi de Bicêtre. Tandis  
„ que je roulais cette idée-là dans ma  
„ tête , je me suis trouvée à l’endroit  
„ qu’on appelle *les Piliers des Halles*.  
„ La vue des beaux habits qu’on y aperçoit m’a tentée , & je t’en ai  
„ acheté un magnifique. Je me suis  
„ aussi munie , pour toi , d’une paire de  
„ bas de soie toute neuve , quoiqu’elle  
„ soit de hazard. Il est résulté de mon

„ envie de te voir bien vêtu , que j'ai  
„ dépensé les six louis du généreux  
„ cousin. Mon excellente acquisition  
„ est dans la chambre de l'Hôtesse ;  
„ descendons au plus vite ; viens met-  
„ tre ta brillante parure ». —

Cette dernière partie du discours de Nicette servit singulièrement à modérer ma joie. Le seul mot *acheter* me causait presque des convulsions. Je ne lui témoignai pourtant pas ma façon de penser , & descendis avec elle chez notre Hôtesse. En mettant le pied dans la chambre , l'idée de ma future grandeur me revint dans l'esprit ; je m'écriai : — « Faites-moi tous votre compliment ;  
„ mon cousin le Secrétaire va nous  
„ enrichir ; il veut mettre ma sœur en  
„ chambre , & moi à Bicêtre ». — On fut si ravi de ma bonne-fortune , que toutes les personnes qui étaient avec mon Hôtesse , se mirent aussi-tôt à éclater de rire. Pendant ce chœur ravissant , j'essayai le bel habit que ma



sœur m'avait acheté ; dont les boutons à lames d'or étaient pelés en plusieurs endroits : c'est ainsi que d'autres Juifs rognent quelquefois la monnoie. Mais ce petit déchet dans ma garde-robe n'était encore qu'une bagatelle. Qu'on juge de ma surprise, en découvrant que la veste n'avait point de derrière ? Les devants étaient cousus fort proprement à l'habit même ; en sorte qu'il fallait y regarder de bien près, pour s'en appercevoir.

Je n'eus pas lieu d'être plus content de mes bas : ayant voulu les mettre tout de suite, ils étaient si pourris, qu'il y en eut un dont la moitié me resta dans la main ( 1 ). Les éclats de

---

( 1 ) Les *Astuciers* qui vendent par les rues des bas de soie ou des mitaines, commencent par montrer aux Acheteurs ce qu'ils ont de meilleur ; & , tandis qu'on tourne la tête ou qu'on fait quelques pas, ils escamotent la chose marchandée, à laquelle ils suppléent ce qu'ils

rite recommencèrent alors dans la chambre de mon Hôteſſe ; ce qui m'étonna d'une étrange ſorte : ſoupçonnant qu'on ſe moquait de moi , je ſortis furieux , & ma ſœur me ſuivit en pleurant.

---

## CH A P I T R E XII.

*Un Intrigant devient l'ami de Nicodème Mitouſſet.*

N O U S commençons à déplorer la perte des ſix louis , donnés par mon couſin , lorsqu'un jeune homme qui logeait auprès de nous , ſe préſenta ſur notre porte , & demanda la permiſſion de nous faire une viſite. Je l'avais ſouvent rencontré chez notre Hôteſſe ; & ſa phyſionomie & ſa converſation me plaiſaient infiniment. L'extérieur de ce jeune homme annonçait une ſorte d'ai-

---

ent de plus mauvais , & vous prennent enſuite au mot.

sance. Il n'était point magnifiquement vêtu ; mais on admirait dans sa parure un goût , une élégance qui en relevaient la simplicité. Un frac leste , un petit chapeau sur l'oreille , les cheveux négligemment bouclés , & presque toujours en catogan , les épaules garnies de poudre , une longue épée au côté , la démarche hardie , l'air spirituel & malin , une physionomie qui semble vous prévenir & s'avancer vers vous : voilà mon jeune homme d'après nature.

Ce dégourdi voisin commença par nous flatter moi & ma sœur. Il fit l'éloge de notre vie tranquille & de nos mœurs innocentes. Il nous insinua qu'il ne cherchait à se lier avec nous , que parce que nous inspirions la confiance & l'estime. Après nous avoir adroitement séduits par les louanges , sur-tout moi qui les aime autant qu'un Auteur ou qu'une Coquette , il entreprit de nous éblouir & de nous faire

desirer sa connaissance , en laissant comme échapper qu'il était bon Gentilhomme & très-bien à la Cour. Les yeux stupidement fixés sur mon nouvel ami, j'en écoutais avidement toutes les paroles dorées , & crus m'appercevoir qu'en finissant son discours , il jettait un coup-d'œil de complaisance & sur ma sœur & sur ma bourse , qui était pour lors sur la table. Mais je n'attribuai ce regard expressif qu'au pur effet du hasard.

Changeant tout-à-coup de langage , mon aimable voisin prit un ton affectueux , & me serrant la main , il me dit : que si ma candeur & ma franchise faisaient l'éloge de mon âme , il était à craindre aussi qu'elles ne me fussent très-nuisibles dans la Capitale , où ces vertus n'étaient connues que de nom , & où la défiance conduisait à la sagesse. « Vous voyez les hommes , ajouta-t-il , tels que vous les représente la pureté de vos mœurs ; mais qu'ils



„ sont loin de ressembler à l'idée que  
„ vous vous en formez ! S'ils sont na-  
„ turellement vicieux , que doivent ils  
„ être au milieu d'une Ville où règnent  
„ le luxe & le libertinage ? Votre pa-  
„ rent , par exemple , vous paraît un  
„ Protecteur généreux. Mais quels sont  
„ les bienfaits que vous en attendez ?  
„ Selon vous , qu'est-ce que Bicêtre ? —  
„ Un endroit où je jouirai d'un emploi  
„ considérable , ( répondis-je avec sa-  
„ tisfaction. ) — Comme l'on abuse de  
„ votre simplicité , ( s'écria douloureu-  
„ sement mon nouvel ami ) apprenez  
„ que Bicêtre est un séjour d'horreur ,  
„ une maison de force , destinée à  
„ purger la Société de tous les liber-  
„ tins qui la troubleraient. Vous n'y  
„ songez pas , ( repris-je tout en colère. )  
„ Osez-vous calomnier mon Bienfai-  
„ teur ? Si vous avez des doutes sur  
„ les bontés qui me sont réservées , au  
„ moins vous devez voir clairement  
„ qu'il fera la fortune de ma sœur ; il

„ se propose de la mettre en chambre :  
„ or , n'ai - je pas lieu d'espérer ? ...  
„ — Est-il besoin de vous dire , ( s'écria  
„ mon ami trop zélé ) que l'indigne  
„ parent a dessein de la couvrir d'in-  
„ famie , de la deshonorer , d'en faire  
„ ; sa Maitresse ? ... — A ces mots , j'en-  
„ trai en fureur ; peu s'en fallut que je  
„ n'étranglassé un homme qui pensait si  
„ mal de mon cousin le Secrétaire : heu-  
„ reusement que mon transport n'éclata  
„ que par ces paroles , qu'on trouvera  
„ peut-être bien ridicules à Paris. — « Est-  
„ il possible de soupçonner de pareilles  
„ choses d'un parent ? Si c'était d'un  
„ étranger encore , à la bonne-heure.  
„ Mais un cousin s'empresse à vous  
„ combler de bienfaits ; il n'a qu'à sui-  
„ vre la voix du sang & de la nature.  
„ Il est si doux de répandre ses richesses  
„ dans sa propre famille ! Qui se refu-  
„ serait à cette satisfaction délicieuse ?  
„ En un mot , ce n'est que de ses pro-  
„ ches qu'on attend , qu'on reçoit des  
„ secours.

„ secours. Les malheureux ne sont dé-  
„ daignés, persécutés que par des gens  
„ auxquels ils sont absolument étran-  
„ gers. Le parent qui penserait le con-  
„ traire serait un monstre ; & je ne  
„ veux pas que mon cousin en soit  
„ un ». —

Tandis que je m'exprimais de la sorte , Nicette m'approuvait par un signe de tête souvent répété, qu'elle accompagnait de ces mots : — « Oh !  
» vraiment, oui. . . . C'est ce que je  
» disais. . . . Mon Dieu ! que ce Mon-  
» sieur-là est dans l'erreur ! » —

Le rusé voisin , craignant à la fin de nous indisposer contre lui , & ne cherchant qu'à jeter dans notre âme des soupçons dont il voulait tirer avantage , comme la suite ne me le prouva que trop ; le rusé voisin s'empressa de se rapprocher avec art de notre façon de penser. Il nous dit qu'il commençait à entrevoir que nous avions raison ; que nous n'étions pas faits d'ailleurs pour être

traités si mal par un proche parent; & que plus il y réfléchissait, plus il s'attachait que nous avions lieu d'en tout attendre. —

« Je vous obtiendrais bien la protection de quelques grands Seigneurs, (ajouta-t-il négligemment, & comme sans dessein) « mais ce serait inutile. Il n'appartient qu'à votre cousin de vous faire un sort ». —

C'est en feignant de penser comme nous, qu'on s'insinue dans notre amitié. L'adroit voisin n'ignorait pas cette ruse; aussi dès que sa politique, d'abord un peu en défaut, se fût avisée de la mettre en usage, nos cœurs se rapprochèrent, & nous devînmes les meilleurs amis du monde. Content de nous avoir amenés à son but, il nous raconta des choses plaisantes, où nous ne comprîmes presque rien; mais que l'amour-propre nous avertit tout bas d'applaudir par de grands éclats de rire. Nous laissant dans cette bonne-humeur, il fit une pirouette sur le talon, & se retira



charmé de nos personnes provinciales, en nous assurant qu'il aurait le plaisir de nous revoir souvent.

---

## CHAPITRE XIII.

*L'Intrigant emprunte de l'argent.*

« O L'AIMABLE jeune homme ! ( nous écriâmes - nous ensemble ma sœur & moi , comme si nous nous étions donné le mot. ) « Il daigne faire con-  
» naissance avec de simples Provin-  
» ciaux. Un Gentilhomme , chéri de  
» grands Seigneurs , s'empresse de nous  
» prévenir , & se déclare notre intime  
» ami. Nous trouverons dans sa société  
» l'agréable & l'utile ; il nous empê-  
» chera de nous ennuyer dans Paris ;  
» malheur que n'y éprouve que trop  
» souvent l'honnête Habitant de Pro-  
» vince, accoutumé aux charmes d'une  
» vie tranquille ». —

Ce n'est pas tout-à-fait cela que nous

nous dûmes. Le Lecteur intelligent a-t-il besoin qu'on lui fasse observer que nous ne débitâmes point toutes ces belles phrases? Après la première exclamation , nous pensâmes le reste , où nous dûmes le penser. Mais comme je suis presque devenu Auteur pendant mon séjour à Paris , ( le bel esprit est une maladie contagieuse ) j'ai la manie d'alambiquer le sentiment , & d'insérer dans mon Histoire des discours bien longs & bien déplacés.

Notre voisin , le Gentilhomme , fut exact à nous rendre visite. Le soir même du jour que j'avais eu le bonheur de faire sa connaissance , il vint frapper à notre porte , lorsque nous allions nous mettre au lit. — « Mon cher ami , me » dit-il , j'ai joué de malheur toute » l'après-dîné chez le Duc de V\*\*\* : » j'ai perdu deux-cents louis sur ma » parole ; il m'en manque six pour » compléter ma somme : voudriez- » vous me les prêter ? » — Je me sen-

ris fort honoré qu'un Gentilhomme, qui jouait avec les grands Seigneurs de la Cour, daigna puiser dans ma bourse; Je donnai promptement les six louis d'or; & je me couchai l'ame délicieusement chatouillée par mille idées de grandeur.

---

## CHAPITRE XIV.

*Astuces des Bouquetières & des Jardiniers-  
Fleuristes.*

**R**ÉVEILLÉ de bonne-heure, selon mon usage, je me ressouvins que le lendemain était la fête de ma sœur. Je m'habillai aussi-tôt sans rien dire, & courus acheter un bouquet. Je ne tardai point à rencontrer une femme qui portait devant elle une corbeille pleine de fleurs. Bientôt d'accord sur le prix, j'eus le plaisir de me voir possesseur d'un bouquet aussi gros que ma tête.  
— « Pour le coup, je ne puis avoir été

» trompé, me disais-je à moi-même.  
» Quelles supercheries une Bouquetière  
» mettrait-elle en usage ? » — En parlant de la sorte, je secouais mon bouquet, & fus bien surpris d'en voir tomber deux des principales fleurs; un instant après il en tomba d'autres; enfin, il ne me resta plus que les queues que je tenais à la main; encore, en y regardant de près, m'appercus-je qu'elles n'étaient autre chose que des brins de jonc, au bout desquels toutes les fleurs étaient fichées. Ainsi, au lieu d'un bouquet, il se trouva que je n'avais acheté qu'une espèce de petit balai.

N'osant le présenter à ma sœur, ni conter à personne ce qui venait de m'arriver, je retournai sur mes pas, décidé à faire une nouvelle emplette, en prenant mieux mes précautions. Le hazard me conduisit sur le quai de la Ferraille; & je me crus transporté au milieu d'un jardin. C'était apparemment



le jour où les Jardiniers-Fleuristes ont coutume d'y étaler leurs marchandises odoriférantes. La vue était recrée par une infinité de pots & de caisses qui formaient un vaste parterre au milieu de Paris, & l'air été parfumé des odeurs les plus suaves. Je m'arrêtai pour considérer ce charmant spectacle. Enchanté d'un beau pot d'œillet & d'un petit oranger, dont toutes les branches étaient agréablement garnies de boutons, je les marchandai ; on me prit au mot ; je les eu pour neuf francs, au lieu de quinze qu'on en exigeait : on voit que les Astuces de Paris commençaient à m'instruire. Précédé d'un poliffon qui portait gravement l'oranger dans ses bras, je me rendis à la maison, avec un air très-satisfait de moi-même, & pareil à celui que laisse éclater un Marguillier dans un jour de cérémonie. Ce qui redoublait ma vanité, c'est les exclamations que j'entendais faire à la vue de mon oranger :

la plupart des passants s'arrêtaient pour l'admirer plus à leur aise. Mon Hôtesse même se récria sur son extrême beauté. Ma pauvre sœur pleura de joie en recevant de son cher frère un bouquet si magnifique.

La satisfaction que j'éprouvais ne fut plus aussi vive le lendemain matin. L'œillet si frais, si brillant la veille, se trouva séché sur pied. Nous étions encore tout consterné d'une fin aussi subite, lorsque mon ami, le Gentilhomme, vint faire son compliment à ma sœur, & lui présenter une rose qui n'était éclosée qu'à demi, à laquelle il la compara galamment. Instruit de l'accident que nous déplorions, il nous dit que pareille chose arrivait tous les jours, & que les Jardiniers-Fleuristes, afin, sans doute, qu'on achetât plus souvent leurs marchandises, ne manquaient pas de mettre quelque drogue au fond du vase ou de la caisse qu'ils vendaient, laquelle drogue faisait périr dans vingt-

quatre heures la plante ou l'arbre qui avait la meilleure apparence. Ne pouvant ajouter foi au récit d'une fourberie dont je n'avais encore jamais entendu parler , je voulus m'en éclaircir sur le champ : nous trouvâmes à la racine de mon œillet, un gros morceau de chaud.

Je me consolai facilement de cette perte : il me restait mon oranger, dont les boutons promettaient de s'ouvrir incessamment. Nous eûmes grand soin pendant huit jours de l'arroser soir & matin , & de le tenir à une chaleur modérée. Mais nous avions beau faire , il restait toujours au même état. Surpris de ne voir paraître aucune fleur , & d'appercevoir quelques boutons jaunir & se sécher , nous redoublions de vigilance ; jamais Jardinier n'a mieux cultivé le parterre confié à ses soins. Nous n'aurions pas si-tôt cessé d'arroser, si, par hasard, je n'avais entrevu une épingle à l'une des branches. De découvertes en découvertes, je m'aperçus

enfin que tous les boutons étaient fichés, avec le plus grand art. Quelle patience extraordinaire ! Quinze jours ont eu peine à suffire à ce bizarre travail ; il faut qu'on y ait employé plus d'un millier de petites épingles ; au moins ma sœur en eût elle assez pour se monter trois bonnets ; & fut-elle long-temps émerveillée de trouver une pelotte dans un oranger.

---

## CHAPITRE XV.

*Repas burlesque , qui rappellera diverses Astuces , dont plusieurs personnes ont été dupes dans Paris.*

**J**E reprends maintenant la suite de mes aventures ; car l'envie de raconter tout ce qui concerne le merveilleux bouquet que j'offris à ma sœur, m'a fait anticiper d'une huitaine sur l'ordre des événemens. Je retrogade donc, & ramène le Lecteur à la fête de Made-



moiselle Nicette. Chaque jour que j'ai passé à Paris fut marqué par une nouvelle Astuce , qui confondait étrangement un simple Provincial tel que moi.

Après avoir présenté mon bouquet , je déclarai à ma sœur que je voulais donner pour sa fête un grand souper , auquel j'inviterai ma bonne Hôtesse & mon séduisant voisin le Gentilhomme. Elle applaudit à mon dessein , & se chargea d'apprêter tout ce qui serait nécessaire. Je n'osai prier ni l'Hôtesse , ni la Domestique de m'acheter quelques volailles , dans la crainte que , par économie pour ma bourse , elles ne fissent pas bien les choses. Je résolus d'aller moi-même à la Vallée ( 1 ) ; & par une précaution qu'on trouvera très-sage après les tours que j'avais éprouvé , je me fis accompagner de mon voisin. Nous achetâmes une pou-

---

( 1 ) Endroit de Paris où l'on vend la volaille , certains jours de la semaine.

larde qui me parut très-belle , & un chapon qu'on nous dit être fort tendre.

Nous apportions gaîment notre provision , lorsqu'un Payfan , respectable vieillard , nous faisant entrer dans une allée , nous montra un lièvre , qu'il ne pouvait vendre qu'en cachette , dans la crainte d'être saisi. Mon ami le Gentilhomme , ayant pesé cette pièce de gibier , me conseilla de la joindre aux provisions que j'avais déjà , & me protesta qu'elle ne serait pas le moindre morceau de mon festin.

Le bon Payfan , satisfait du prix que je lui donnais , me dit qu'il avait soigneusement enveloppé dans son mouchoir deux belles perdrix , & qu'il m'en ferait bon marché. Il en demanda si peu en effet , que , d'après l'avis de M. Desallures , ( c'est le nom de mon voisin ) je me hâtai de le payer , sans même avoir vu la marchandise. Le Payfan empocha mon argent , & me remit en main ses deux oiseaux , qui n'étaient

autre chose que des jeais. — « Mais ce  
» sont-là des jeais, ( m'écriai-je tout  
étonné. ) « — Oh ! oh ! ( répond le  
Payfan, en courant de toutes ses forces )  
» nommez-les comme vous voudrez ;  
» le nom n'y fait rien : moi, j'appelle  
» cela des perdrix ». — Nous nous con-  
solâmes de cette surprise par la certi-  
tude d'avoir du moins fait emplette  
d'un excellent lièvre.

Nous reprenions le chemin de la  
maison, lorsqu'il me vint une idée,  
que je communiquai à M. Desallures.  
Nous nous rendîmes à la Halle ; j'ache-  
tai deux beaux maqueraux, que le voi-  
sin voulut choisir lui-même, & qu'à la  
vivacité des ouies il jugea très-frais.

De retour chez moi, j'appris que ma  
sœur s'était occupée du dessert, &  
qu'afin d'éviter toute espèce de ruse,  
elle avait engagé notre Hôtesse à l'ac-  
compagner chez une Fruitière. Le goût  
avait présidé à leur choix ; elle s'étaient  
procurées des prunes, des abricots &

des pêches d'une beauté surprenante : j'en admirai sur tout la couleur vermeille. Ma sœur , sachant que je l'aimais , n'avait point oublié du fromage de gruyère à croûte bien rouge , qu'on fait être le meilleur.

Voilà tout ce que nous avons rassemblé pour notre petit festin. Il y avait de quoi faire assez bonne chère ; mais le Diable s'en mêla.

Le jour destiné au plaisir , la Domestique voulant mettre le lièvre en état d'être embroché , quand l'heure serait venue , ne put qu'à peine en croire ses yeux , en reconnaissant qu'il était empaillé. Les cris qu'elle poussa dans son étonnement , & les ris qui lui échappèrent , nous firent tous accourir dans la cuisine. M. Desallures fut convaincu , qu'au lieu d'un lièvre dont nous comptions nous régaler , nous n'en avions que la peau.

Après cette burlesque aventure , ma sœur n'osait plus toucher ni au chapon ,



ni à la poularde , dans la crainte qu'ils n'eussent aussi qu'une vaine apparence. Mais ils se trouvèrent de chair & d'os. Ce fut presque un malheur pour nos dents , qui eurent furieusement à tirer , tant les pauvres bêtes étaient & vieilles & dures. Le prétendu chapon n'avait jamais été qu'un coq dans quelque basse-cour : accablé par les années , il avait reçu la mort pour prix de ses anciens services ; & , pour le transformer en chapon , l'on en avait coupé la crête. Pour l'excellente poularde , ce n'était qu'une poule bien corriace , corriace en diable ; peut-être de son vivant , avait-elle été l'une des femmes de notre coq. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle avait pondu plusieurs centaines d'œufs : nous en trouvâmes encore trois à demi formés dans son ventre.

Nous crûmes nous dédommager sur les deux maqueraux ; mais ils étaient si pourris , si pourris , qu'il nous fut impossible d'y toucher ; la fraîcheur des

ouïes n'avait été occasionnée que par le sang de bœuf dont on les avait enduites.

N'ayant presque rien à manger, nous en bûmes davantage, quoique le vin eût un certain goût, qui n'est pas ordinaire en Province. Moi, je m'imaginai que les choses étant hors de l'ordre naturel dans la Capitale, le vin devait aussi s'en ressentir. A force d'en boire il vint à nous manquer; & ma sœur disparut adroitement pour en faire apporter. Un instant après nous la vîmes rentrer en faisant de grandes exclamations. — « L'étrange pays, (disait-elle en levant les mains au Ciel) « Croiriez-  
» vous qu'on y fabrique du vin sans  
» le secours de la vigne? Voici par  
» quel hazard je viens d'apprendre  
» cette merveille étonnante. J'ai couru  
» moi-même au cabaret où nous avons  
» coutume de nous servir; le Maître  
» n'y était point: un jeune enfant à  
» qui j'ai dit que je demandais du vin  
» à douze,

» à douze , m'a répondu ingénument :  
» — Nous n'en avons plus ; mais atten-  
» dez un moment , mon papa va vous  
» en faire ». —

Il n'y eut que ma sœur & moi qui  
trouvassent quelque chose de singulier  
dans cette aventure. — « Personne n'i-  
» gnore à Paris ( s'écria mon Hôtesse )  
» que dans une bouteille qu'on prend  
» au cabaret , il n'y a pas quelque-  
» fois une seule goutte de vin ; ce n'est  
» qu'un mélange de plusieurs drogues  
» pernicieuses , dans lesquelles on fait  
» infuser un bois très-connu , qui donne  
» à tout cela une couleur rouge ( 1 ).

---

( 1 ) Pour connaître la manière de préparer ce  
vin factice , voyez les Livres où l'on détaille les  
différens ingrédiens qui le composent. Au reste,  
les Cabaretiens de Londres , ne sont pas moins  
frippons que quelques-uns de ceux de Paris. Ils  
ont une certaine composition qu'ils mêlent avec  
nos vins de Bourdeaux & de Bourgogne , qui en  
augmente furieusement la qualité. Ce qu'on ap-  
pelle en Angleterre *vin de Champagne* , n'est sou-

» Combien de fois , par la mal-adresse  
» des Cabaretiers , voit-on tomber dans  
» son verre de grands morceaux de ce  
» bois si propre à métamorphoser l'eau  
» en vin ? — Bon , bon ! ( s'écria mon  
cher Defallures , qui buvait & mangeait  
comme quatre ) « tout ce qui entre  
» dans le corps nourrit l'homme. Qu'im-  
» porte que notre Bourgogne se re-  
» cueille aux environs de Paris ou dans  
» l'Orléanais , pourvu qu'il charouille  
» le palais d'une manière agréable ,  
» & que ses fumées portent délicieu-  
» sement à la tête ? Je connais un hom-  
» me à Paris ; le drôle vous com-  
» pose du vin d'Espagne , qu'on sable  
» avec autant de plaisir , que s'il venait  
» d'au-delà des Pyrénées. Toutes nos  
» liqueurs ne sont-elles pas de l'in-  
» vention de l'espèce humaine ? S'est-on  
» avisé de les proscrire , parce qu'elles

---

vent qu'un mélange de différentes eaux-de-vies,  
de cidre, de poiré, de sucre & d'autres ingrédients.



» sont l'ouvrage des hommes ? Eh  
» morbleu ! ayons donc la même com-  
» plaisance pour tous nos vins factices ;  
» Nous sommes dans le siècle des Arts ;  
» accueillons avec transport toutes  
» les productions de nos Artistes ;  
» sachons leur gré de nous fabriquer  
» une liqueur qui ne craint ni le froid ,  
» ni le chaud , ni la pluie , ni la grêle ,  
» & qui nous enivre aussi-bien que celle  
» qu'on ne doit qu'à la Nature ». —

Cette bisarre appologie d'un breuvage empoisonné, nous fit éclater de rire. La joie redoubla parmi nous. On nous apporta du vin qui venait, sans doute, de main de Maître, car il n'était pas mauvais. Les santés volèrent à la ronde, & l'on pense bien que Nicette ne fût point oubliée.

« Ecoutez-moi, ( reprit Desallures )  
» je veux vous conter la ruse d'un Ca-  
» baretier de Paris, qui, sans aucun  
» mélange, sans se donner même au-  
» cune peine, trouvait le moyen d'avoir

» des vins à plusieurs prix, quoiqu'il  
» n'en eût que d'une seule espèce. Il  
» faisait descendre ses meilleures pra-  
» tiques dans sa cave ; & , leur montrant  
» des tonneaux rangés d'un côté du  
» mur , il leur demandait duquel ils  
» voulaient avoir. — Tout celui-ci, disait-  
» il , est à dix sous la bouteille : en  
» voulez - vous d'excellent à quinze ?  
» — Quand on témoignait désirer du  
» meilleur, il faisait passer les Gour-  
» mets dans un autre caveau, situé à  
» côté du premier, & tirait, devant  
» eux, le vin qu'ils avaient souhaités.  
» Or, savez - vous comment cet hon-  
» nête Cabaretier s'y prenait ? Il avait  
» percé le mur mitoyen, de manière  
» à pouvoir y faire entrer la moitié de  
» ses tonneaux ; en sorte que ceux du  
» second caveau étaient les mêmes que  
» ceux qu'on avait déjà vus, & qu'ils  
» étaient en vuidange par les deux bouts.  
» Ce n'est qu'après avoir fait sa for-  
» tune par ce plaisant manège, que le

» rusé Cabaretier l'a découvert à ses  
» amis ». —

Nous rîmes beaucoup de cette histoire ; & nous continuâmes de tirer parti des mets qui composaient notre festin.

J'ai dit plus haut que les dents nous faisaient mal à force de s'être exercées sur la chair récalcitrante de nos antiques volailles. Les fruits nous parurent devoir être beaucoup plus traitables. On servit le dessert ; nous donnâmes avidement sur le gruyère, dont la croûte annonçait l'excellent acabit. Mais il n'avait qu'un goût peu flatteur de pourri, quelque fut son brillant extérieur. Les prunes, les abricots & les pêches dont nous comptions nous régaler, auraient eu besoin de rester encore un mois sur l'arbre ; ils étaient aussi verts qu'aux premiers jours du printemps : jamais l'apparence ne fut si trompeuse.

Nous allions peut-être long-temps disserter sur les causes qui avaient pu

produire notre erreur , lorsque chacun de nous jeta un grand cri en regardant son voisin. — « Apportez un miroir , s'écria notre Hôtesse , l'avanture est unique ». — Nous fixâmes la glace , & demeurâmes plus étonnés qu'un fondeur de cloche. Nous avions le visage barbouillé de rouge , comme de vrais chiants-lits. Nous n'aurions su que penser de cette mascarade , si nos mains , teintes de la même couleur , ne nous eussent expliqué l'énigme. Nous conclûmes que la croûte du fromage avait été peinte de rouge ; & qu'un Raphaël moderne s'était pareillement exercé à cacher la verdure de nos fruits , à l'aide d'un coloris séducteur. Qu'on dise encore que , de nos jours , la Peinture ne fait pas de grands progrès : elle brille jusques dans les halles de la Capitale.

L'Hôtesse , qui se croyait parfaitement instruite des Astuces de son pays , comprit qu'elle ne les savait pas toutes. Le rusé Desallures eut la mortification



de ne pouvoir la plaisanter ; il venait de montrer qu'il était facile de l'attraper lui-même à la vallée. Pour ma sœur & moi nous étions enchantés de l'aventure : ce ne sont donc pas seulement les Provinciaux qui doivent se tenir sur leur garde à Paris ?

Nous commençons à nous fatiguer à force de rire mutuellement les uns des autres, lorsque minuit sonnèrent, & nous avertirent qu'il était tems d'aller se coucher. Nous nous levâmes de table, & courûmes nous débarbouiller avec soin. Nous nous mîmes ensuite au lit, le ventre à demi-uide, la tête remplie par les fumées d'un gros vin factice, & les dents très-agacées.



## CHAPITRE XVI.

*On attrape l'argent de M. Mitouflet aux  
petits Spectacles des Boulevards.*

LE jour qui suivit ce burlesque repas, je me sentis incommodé, sans doute par l'effet de la prétendue liqueur bachique, qui n'aurait pu me causer le moindre mal si elle avait été naturelle, comme celle que nous buvons si gaie-ment en Province à la santé des Parisiens, qui nous traitent d'imbéciles, tandis qu'on leur donne pour du vin de l'eau rougie. Nous avions besoin de prendre l'air ma sœur & moi; mais nous n'osions sortir seuls, dans la crainte d'être encore tentés d'acheter quelque chose. Notre cher ami, M. Desallures, nous voyant aussi accablés d'ennui que les Spectateurs d'une Pièce nouvelle, nous dit que, pour passer des momens délicieux, nous devions aller très-sou-vent

vent à la Comédie Italienne , admirer  
le *Déserteur* , *Zémire & Azor* , ou  
l'*Amoureux de Quinze ans*. — « Vous  
» me faites ressouvenir , m'écriai-je ,  
» que je m'étais bien promis de fré-  
» quenter les Spectacles. Je n'ai point  
» entendu parler dans ma Province ni  
» du *Déserteur* , ni de *Zémire & Azor* ;  
» mais on ne cesse de s'y entretenir &  
» de *Nicolet* , & de l'*Ambigu-Comique*.  
» Je brûle d'envie de savoir par moi-  
» même si tout ce qu'on en publie est  
» véritable. Il faut nous y rendre dès  
» aujourd'hui ». —

Je crus surprendre dans mon voisin  
un geste d'épaule & de tête , qui n'an-  
nonçait point tout à-fait un signe d'ap-  
probation. Mais , sans me mettre en  
peine d'approfondir la vérité de ce  
mouvement , je persistai à vouloir sa-  
tisfaire ma curiosité. Alors M. Desal-  
lures , homme très-complaisant de son  
naturel , & toujours disposé à dire bien  
haut que vous avez raison , changea

tout de suite d'idée , & se rangea de mon sentiment. Il fut donc décidé que nous irions nous amuser chez *Audinet*, c'est-à dire , à l'*Ambigu-Comique*.

Nous arrivâmes de bonne-heure sur les fameux Boulevards (1). J'avoue que je fus frappé des différens objets qu'ils réunissent. Ici ce sont des Caffés décorés avec magnificence & le soir éclairés par une infinité de lumières réfléchies , multipliées dans cent glaces ; les yeux sont agréablement affectés , tandis que les oreilles sont délicieusement chatouillées par une excellente musique. Là, vous appercevez plusieurs tréteaux , chargés de Baladins qui divertissent les passans par des scènes grotesques. Vous rencontrez une variété surprenante de Spectacles , remplis chaque jour d'une foule de curieux & d'oisifs. Des animaux , des Marionnettes ,

---

( 1 ) Ceux qui sont situés entre la barrière du Temple & la porte Saint-Antoine.



des Nains, des Géans, des Curiosités physiques, des Sauteurs, des Danseurs-de corde, des hommes faits, jouants la Comédie, des enfans imitans les bons Acteurs, &c. &c. Voilà une partie des spectacles qu'on trouve rassemblés dans un petit espace. Ce n'est point encore tout. Vous vous promenez dans des allées qu'on arrose avec soin ; vous contemplez une affluence prodigieuse de peuple, & vous coudoyez des femmes charmantes, embellies par la Nature & par la coquetterie ; ou bien vous laissez parcourir à vos regards plusieurs rangs de chaises, occupées par d'autres Beautés piquantes. Tandis que vos yeux sont enchantés par un tel spectacle, vous voyez rouler à vos côtés trois ou quatre files d'équipages magnifiques. Enfin, je ne crains pas de l'écrire, le moindre des agrémens qu'offrent les boulevards de Paris ( 1 ) serait le prin-

---

( 1 ) Les gens du grand monde, ou ceux qui

cipal ornement des plus grandes Villes du Royaume, & peut-être même des Capitales de nos voisins. Qu'en pensez-vous, Messieurs les Voyageurs ? J'adresse cette question à ceux qui n'élèvent point les beautés étrangères au-dessus de leur pays : peu de personnes oseront me répondre.

Il était-juste que cette description des boulevards fut horriblement longue ; elle donnera au Lecteur une idée du temps que j'employai à tout examiner. Je m'aperçus si peu des heures qui s'écoulaient, tandis que j'étais plongé dans une admiration stupide, que toute la salle de l'*Ambigu-Comique* se trouva remplie lorsque nous nous présentâmes pour y entrer. Nous courûmes au théâtre de *Nicolet* ; mais c'était la même chose. Désespéré d'avoir perdu des mo-

---

n'en font que les singes, ont coutume de dire les *Remparts* ; comme s'ils parlaient des promenades d'une Ville de Guerre.

mens précieux, je résolu d'entrer, pour mon argent, dans tous les petits spectacles qu'il y avait alors aux boulevards. Desallures y consentit par complaisance. — « Cela doit être bien beau, » m'écriai-je, puisque cela se voit à » Paris »! —

Nous allâmes d'abord dans un endroit où l'on assurait à la porte, qu'on jouait *supérieurement la Comédie*, & qu'on ne représentait que des *Pièces excellentes*. Croirait-on qu'il n'en coûtait, pour voir de telles merveilles, que six sous par personne? Au risque de nous rompre vingt fois le cou, nous entrâmes dans une salle éclairée par quatre chandelles & par deux terrines pleines de mauvaises graisses, qui formait un brouillard empesté. Nous avions - là, pour compagnie, une douzaine de Décroteurs, qui ne contribuaient point à faire oublier la mal - propreté & la puanteur de cette bizarre salle de Spectacles. Après que deux malheureux Ra-

cleurs nous eurent impitoyablement étourdis en faisant jurer sous l'archet leurs violons discordans , & qui semblaient crier miséricorde : après que les nobles Acteurs de la Parade eurent épuisés leurs poulmons à force d'inviter les Curieux à venir grossir la nombreuse compagnie qui , ce jour-là , les honnait , disaient-ils , de leur présence : enfin , on s'avisa de songer que nous n'étions pas venus-là pour y passer la nuit. Alors une mauvaise toile , qui servait de rideau , parvint à se lever , à force d'être tirillée ; & nous vîmes paraître quelques Sauteurs aussi mal-vêtus que ceux qu'on rencontre dans les rues. Mais par une distinction particulière , l'un était aveugle , l'autre manchot , & celui-ci avait une jambe de bois. Je crus long-temps que je voyais une troupe de désespérés , qui , lassé de ses infirmités & de son indigence , allait , en sautillant , achever de se casser les reins. Nous en fûmes



quittes pour la peur & pour admirer l'adresse avec laquelle ces Messieurs se laissaient lourdement tomber. Ce fut bien pis lorsqu'on en vint à représenter la Pièce. L'acoûtrement des Acteurs était lui seul une Comédie. Certain Prince, l'un des principaux Personnages, avait un habit tout crasseux, & enrichi, au lieu de galons d'or, de larges bandes de papiers dorés. La culotte du Confident était si déchirée, que, tandis que son Auguste Maître l'entretenait des intérêts de ses États, il avait bien de la peine à serrer sa chemise.

Il nous fut heureusement permis de sortir au premier acte. Desallures riait; moi, je ne pouvais revenir de mon étonnement; & ma sœur s'écriait: —  
« Quoi ! c'est donc là ce qu'on appelle  
» l'Opéra, la Comédie Française, &  
la Comédie Italienne ? » —

Cherchant à nous dédommager du peu de plaisir que nous venions d'avoir,

nous entrâmes dans un autre endroit où l'on montrait un grand nombre d'animaux singuliers. Il en coûta trente-six sous pour nous trois. (*Nota.* C'était moi seul qui payais par-tout , M. Defallures m'ayant dit qu'il fallait que je me chargeasse de ces sortes de dépenses , afin de mieux connaître mon Paris. ) Le premier animal qu'on nous fit voir , fut un tigre furieux , à ce qu'on nous assura ; mais il nous sembla que ce n'était qu'un gros chat. On fit ensuite paraître un chien qui , nous dit-on , avait naturellement deux pattes sur le dos. Mais il était facile de s'apercevoir qu'on les y avait adroitement appliquées avec de la colle-forte. Les autres animaux que nous passâmes en revue , n'offraient rien de plus curieux.

A quelques pas de ce spectacle de bêtes , nous allâmes voir une Naine , qui n'avait , disait-on , que *deux pieds quatre pouces*. Après avoir reçu notre argent , on nous montra un jeune en-

fant qui n'avait point, en effet, plus de deux pieds quatre pouces, si toutefois l'un de ses orteils n'était pas coupé. Croirait-on que ceux qui venaient de nous montrer cette merveille, eurent l'effronterie de nous demander, à la porte, si nous étions contents? Nous répondîmes, que nous étions très-satisfaits; & nous emportâmes du moins l'espérance que nous ne serions point les seuls qui se laisseraient attraper.

J'allais suivre le conseil de mon ami le Gentihomme, qui me pressait de nous en retourner à la maison, lorsque j'entendis crier: — « C'est ici le rendez-  
» vous des Princes & Seigneurs; en-  
» trez, il est temps; prenez vite vos  
» billets. Venez voir ce qui fait à cha-  
» que instant l'admiration de la Cour.  
» Dépêchez-vous; l'assemblée est des  
» plus brillantes. — Oh! oh! dis-je à  
» M. Desallures, mon argent sera bien  
» employé ici, puisque c'est le Specta-  
» cle des Princes & Seigneurs: courons

» prendre nos places ; nous allons nous  
» trouver , pour le moins , avec des  
» Ducs-&-Pairs ». — Je vole aussi-tôt  
demander des billets , & je suis con-  
fondu d'apprendre qu'il n'en coûte que  
quatre sous par personne. J'entre ce-  
pendant avec précipitation dans la salle,  
où l'on n'avait point encore allumé  
une seule chandelle ; & je tombe rude-  
ment sur quelqu'un , qu'il était impos-  
sible de discerner dans l'obscurité. L'idée  
remplie des Princes que je croyais ren-  
contrer , je m'écrie aussi-tôt , en me  
jettant à genoux : — « Ah ! pardon ,  
» Monseigneur ». — On apporte de la  
lumière , & je me vois aux pieds d'un  
misérable Savoyard. Les éclats de rire  
de M. Desallures redoublèrent encore  
ma confusion. — « Ce Seigneur - là ,  
» me dit le Maître du jeu , a beaucoup  
» de goût pour les belles choses ; il  
» nous honore souvent de sa présence.  
» — Mais , repris-je avec colère , est-ce  
» donc là tous les Princes qui viennent



» ici? — Oh , que non , repliqua l'ef-  
» fronté coquin ; si vous restez seule-  
» ment jusqu'à minuit , vous verrez  
» arriver toute la Cour. — Nous ne  
» pouvons point avoir cet honneur ,  
» s'écria Defallures. Montrez - nous en  
» quoi consiste votre spectacle ; nous  
» sommes pressés. — Quand j'aurai  
» tourné quelque temps cette roue ,  
» répondit le Maître , vous verrez sor-  
» tir du feu de cette barre de fer , &  
» de tous les corps qu'on posera sur  
» elle ; chose merveilleuse & qui n'a  
» point d'exemple ». — Nous commen-  
çons à nous ennuyer de cette espé-  
rience de physique , lorsque le pré-  
tendu Philosophe nous dit de nous  
prendre tous par la main , tandis que  
l'un de nous tiendrait un fil d'archal atta-  
ché à la barre , & tandis que lui , exercé  
dans ces sortes de choses , tournerait  
vivement la roue de son espèce de rouet.  
Ne nous doutant de rien , nous eûmes  
la complaisance de nous prêter à ce qu'il

exigeait. Ma sœur prit l'une des mains crasseuses du Savoyard , qui était-là pour son argent tout aussi-bien que nous. A peine la roue eût-elle été agitée cinq ou six fois , que nous jettâmes tous un cri arraché par la douleur. Il me sembla qu'on me donnait , sur l'estomac , un violent coup de massue , & qu'on me disloquait tous les membres. Peu curieux d'en voir davantage , je me hâtai de sortir tout effrayé , sans écouter le maudit Physicien , qui , courant après moi , me disait : — « Mais » ce n'est rien ; vous êtes électrisé ». —

Ma sœur & mon ami ne m'eurent pas plutôt rejoint , que , sans oser m'arrêter un seul instant sur les boulevards , je repris bien vite le chemin de la maison , en m'écriant par intervalles : — « Qu'on ne me parle plus des petits » Spectacles ; ils ne sont établis que pour » attraper l'argent des badeaux ( 1 ) ». —

---

( 1 ) Ceux qui désireront avoir un plus grand

---

---

CHAPITRE XVII.

*La toile se lève : ah ! que la politique est  
une belle chose !*

**L**E lendemain, M. Desallures nous conduisit à la Comédie Italienne, où l'on donnait une Pièce nouvelle. J'observai que tous les Acteurs étaient applaudis ; ce qui me fit conclure qu'ils étaient tous fort habiles dans leur profession. Desallures, à qui je communiquai mon idée, se mit à rire, & m'assura qu'il n'y en avait qu'à peine deux ou trois de passables. — « Pourquoi donc , » lui demandai-je, le Public bat-il des » mains presque autant pour les uns que » pour les autres ? — Oh ! cela vous

---

nombre d'Anecdotes sur les petits Spectacles de Paris , pourront consulter l'*Almanach Forain* , Ouvrage assez bien accueilli du Public. Il se trouve à Paris , chez la veuve Duchesne , rue Saint-Jacques, & chez Cailleau, rue St.-Severin.

» passe , me répondit-il. Mais comment  
» un Provincial ne serait-il pas la dupe  
» de ce manège *théâtral* , puisqu'il  
» trompe tous les jours un grand nom-  
» bre de gens éclairés, anciens Habi-  
» tans de la Capitale ? Apprenez ,  
» mon cher , que la plupart de ces  
» Messieurs se verraient honteusement  
» sifflés , ou reçus du moins avec beau-  
» coup de froideur, si chacun d'eux  
» n'avait tous les jours au parterre cinq  
» ou six amis, qui, pour leurs peines,  
» vont au spectacle aux dépens de leurs  
» protégés. Il en est de même à l'Opéra,  
» à la Comédie Française , & peut-être  
» dans tous les endroits où de faibles  
» talens ont la modestie de se connaî-  
» tre. C'est sur-tout lorsqu'un nouvel  
» Acteur veut se faire agréer parmi  
» ses Confrères, qu'il a soin de se pro-  
» curer une forte cabale. Combien de  
» jeunes gens dans Paris font quelque-  
» fois de bons repas, parce qu'ils n'em-  
» ployent point en billets de parterre



» tout l'argent qu'on leur confie! N'ayez  
» donc plus tant d'estime pour tel Hif-  
» trion vivement applaudi : il ne faut  
» souvent que cinq ou six personnes  
» qui commencent à battre des mains,  
» pour que toute la salle fasse chorus.  
» J'aurais ignoré, ainsi que bien d'au-  
» tres, tout ce manège *théâtral*, si je  
» n'avais eu la complaisance de me  
» mettre du tripot. Vous venez de voir  
» ce Chanteur à l'air dégourdi, à la  
» voix *miau! arde*? Je vous promets que  
» les mains me font encore mal à force  
» de lui avoir témoigné ma reconnaif-  
» sance pour le billet de parterre qu'il  
» me donnait chaque jour. S'il est ac-  
» tuellement reçu à part entière, je  
» puis dire que c'est à la sueur de mes  
» mains. Je frappais comme un sourd.  
» Le petit ingrat ne me regarde plus.  
» Mais je n'en suis point surpris : mon  
» aspect lui rappellerait les moyens qu'il  
» a mis en usage pour acquérir quinze-  
» mille liv. de rente. Au reste, continua

» mon ami , si certains Acteurs ont  
» l'esprit de se faire applaudir pour  
» leur argent, ils ont aussi la politesse  
» d'acheter des sifflets . . . pour les  
» nouveaux débutans qui pourraient les  
» supplanter ». —

Desallures me parlait de la sorte pendant un entre-acte. La Pièce nouvelle vint à finir ; & la salle retentit longtemps d'un bruit affreux, occasionné par les battemens de mains. — « Au moins,  
» m'écriai-je , on ne saurait douter que  
» le Public ne soit content , & que la  
» Pièce ne soit très - bonne. — Cette  
» erreur est encore plus ridicule que  
» celle dont je viens de vous corriger ,  
» reprit mon ami le Gentilhomme. Ne  
» savez-vous donc pas qu'au Parnasse  
» on est aussi politique que dans le cabinet d'un Ministre d'Etat? Messieurs les  
» Auteurs , les Dramatiques sur-tout ,  
» sont gens fins & rusés. Ils ont grand  
» soin , aux premières représentations  
» de leurs Pièces , de larder le parterre  
d'amis

» d'amis zélés , qui , moyennant un  
» billet *gratis* , crient toujours à la mer-  
» veille ; prodiguent les coups de coude  
» à leurs voisins trop difficiles , & frap-  
» pent des mains comme des Energumènes.  
» J'ai connu un de ces Auteurs  
» prévoyans , qui , dans la crainte que  
» ses *Souteneurs* ne s'acquittassent pas  
» bien de leur devoir , allait lui-même  
» applaudir ses propres Ouvrages , &  
» s'écriait effrontément , en fixant ses  
» gros yeux sur tous ceux qui l'environ-  
» naient : — Voilà du beau ! du  
» charmant ! du divin ! —

» On rira long-temps , continua Des-  
» fallures , de la singulière ruse qu'un  
» autre Auteur , un peu plus fameux  
» que celui-ci , s'avisa de mettre en  
» usage. On donnait , pour la première  
» fois , une Tragédie de sa compo-  
» sition , dont il n'osait pas tout-à-fait  
» croire le succès infallible. Afin de  
» forcer les honnêtes gens de l'applau-  
» dir , il imagina de leur persuader qu'il

» était sur le point d'être la victime  
» d'une injuste cabale. Pour cet effet ,  
» il plaça quelqu'un dans le parterre ,  
» auquel il prescrivit de siffler dans  
» l'endroit qu'il verrait le plus généra-  
» lement goûté. La nouvelle Tragédie  
» avançait vers le dénouement , sans  
» que l'ami eût pu s'acquitter de sa  
» commission ; enfin , une tirade parut  
» très-belle ; & le Public de battre des  
» mains avec enthousiasme , & mon  
» homme de faire entendre son redou-  
» table sifflet. A ce bruit imprévu , on  
» s'étonne , on s'indigne ; les applau-  
» dissemens redoublent , & la Tragédie ,  
» quoique faible & sans chaleur , se  
» soutint , avec succès , pendant six re-  
» présentations.

» Vous voyez , mon cher Mitouflet ,  
» que nos Auteurs de Paris , entendent  
» assez bien leurs petits intérêts. Nous  
» envoyons ensuite dans les Villes du  
» Royaume leurs Drames débiles &  
» glacés , dont la fragile existence ne



» s'est soutenue qu'à force de bons soins  
» & de régime : vous les recevez com-  
» me des chef-d'œuvres, & vous les  
» admirez en bâillant. — Oh ! que nous  
» ne sommes pas toujours si dupes,  
(repris-je d'un air de satisfaction).  
» Je conçois maintenant pourquoi des  
» Pièces jugées bonnes à Paris, sont  
» trouvées détestables en Provinces : il  
» leur manque des applaudisseurs à  
» gages : je suis étonné que vos Poètes,  
» si spirituels, si politiques, ne se soient  
» point encore avisés d'en entretenir  
» dans les principales Villes de la France,  
» & même de l'Europe ». —

Mon idée fit rire Desallures ; & son approbation redoubla mon amour-propre. Tout en parlant nous sortîmes de notre loge, & nous tâchâmes de percer la foule, qui remplissait les corridors & les escaliers ; mais il n'était pas facile d'y réussir : je manquai laisser, dans la presse, une des basques de mon habit, acheté à la fripperie. Ma sœur,

toute stupéfaite de voir une telle affluence, en conclut que l'Opéra Bouffon, & la Comédie mêlée d'ariettes, étaient le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

---

## CHAPITRE XVIII.

*Manèges de certains Auteurs pour être mis au rang des Grands-hommes.*

TANDIS que ma sœur s'occupait du soin de notre petite cuisine, j'allais passer quelques heures dans la chambre de M. Desallures. Il y venait assez bonne compagnie, & principalement des Poètes, des beaux-esprits, des Auteurs. A n'entendre que la conversation, que ces Messieurs tenaient ordinairement, on aurait cru que c'était un cercle de femmes : la plupart de leurs discours roulaient sur la médisance. Ils se déchiraient les uns les autres ; & disaient, sur-tout, beaucoup de mal de leurs Confrères absents. Ils parlaient quel-

quefois tous ensemble , & se querelaient si vivement , que j'avais souvent peur de voir la dispute Littéraire se terminer par un combat à coups de poings. C'est dans cette savante assemblée que je me suis formé le goût. J'étais d'abord timide ; je n'osais qu'à peine glisser un pauvre petit mot. Mais je m'enhardis au bout de quelques jours , & parvins à crier aussi fort que les autres.

J'avais un profond respect pour un jeune Abbé qui venait de faire imprimer trois gros volumes , dans lesquels il voulait apprécier tous les Ouvrages qui avaient paru en France depuis trois-cens ans (1). Il est vrai que je ne pouvais concevoir comment , à son âge ,

---

( 1 ) *Les trois siècles* ne sont plus en trois volumes , mais en quatre ; & le Public s'obstine toujours à penser qu'au moins *trois* Auteurs ont eu part à ce *trio* de siècles. Que le nombre *trois* est mystérieux ! Voyez le *chef-d'œuvre d'un Inconnu*.

il était si Savant ; mais je n'en admirais pas moins le petit-collet , qui m'en imposait d'ailleurs par son air de suffisance. — « Combien a-t-on imprimé de Livres dans le Royaume depuis François I. ? ( demandai-je un jour à Desfallures. ) — « Au moins trois-cents-mille. — Est-il possible de lire tout cela ? — La vie d'un homme suffit à peine pour en parcourir le demi-tiers. — Comment donc M. l'Abbé a-t-il pû parler d'Ouvrages qu'il n'a point lu ? — Il ne les a jugé que d'après ce qu'on en dit dans les Dictionnaires. Ensorte que , pour ce qui concerne les Auteurs morts , il n'a eu besoin que d'une douzaine de volumes. Les vivans lui ont donné un peu plus de peine : il lui a fallu feuilleter les Journaux , & prêter une oreille docile aux conseils de plusieurs personnes. De l'effronterie & de la méchanceté ont achevé de le tirer d'affaire », —



Je perdis un peu de la bonne-opinion que j'avais conçue de M. l'Abbé. J'observai alors, d'un œil critique, certain quidam qui le suivait comme son ombre, & tâchait de l'imiter dans ses moindres actions. Jamais singe n'a mieux saisi les gestes, les ridicules de son Maître. Comme l'Abbé s'est rendu célèbre à force de dire du mal à tort & à travers, son Copiste s'exerce à médire, & se mêle aussi d'apprécier des Auteurs dont il ne connaît pas seulement un seul Ouvrage. Afin de se distinguer pourtant de son modèle, le *porte-épée* répète en mauvais Vers ce que le *porte-collet* écrit en mauvaise Prose. — « Il faut  
» avouer, ( me dit un jour mon ami,  
qui n'aimait guères ces deux person-  
nages ) « il faut avouer que ceux qui  
» s'en rapporteraient aux *pamphlets*,  
» publiés par ces Messieurs, se forme-  
» raient une idée bien peu juste de plu-  
» sieurs de nos Ecrivains. Mais les omis-  
» sions, les bévues dont ils fourmillent

» ne les ont point empêchés d'être  
» accueillis avidement , parce qu'on  
» n'aime , de nos jours , que des criti-  
» ques bien malignes , bien mordantes.  
» On a tant lu de bons Livres , qu'il  
» est juste actuellement de se dédom-  
» mager avec de petites Brochures». —

C'est ainsi que mon ami le Gentilhomme s'efforçait de me former l'esprit & le goût. Mais il avait beau faire , il me restait toujours des préjugés. Il me fut long-temps impossible de ne pas regarder , comme un bon Auteur , celui qui jouissait d'une grande réputation : je m'imaginais qu'elle ne s'accordait qu'au vrai mérite.

Desallures recevait souvent la visite d'un respectable personnage , bien fait , d'une physionomie imposante, vêtu magnifiquement, parlant avec grâce ; & , par les charmes de son élocution , forçant tout le monde à se ranger de son avis. Quelqu'un me dit que ce personnage s'était fait un nom dans le monde par  
ses

ses différens Ouvrages de Littérature. Je me persuadai aussi-tôt qu'il était le plus grand homme qu'il y eut en France. Desallures vint encore me dessiller les yeux. — « Quelle estime faites-vous, » me demanda-t-il un jour, de ce Littérateur que tout le monde admire ? — « Moi, je me fais gloire d'avoir pour lui la plus profonde vénération. — » Vous me faites rire avec votre enthousiasme provincial ! *Tout ce qui reluit n'est point or*, dit judicieusement le proverbe, qui est encore bien plus vrai lorsqu'on l'applique aux gens de Lettres. — Ce Monsieur n'est-il pas généralement considéré ? Son nom n'est-il pas cité avec ceux des hommes de génie. — Oui, mais le mérite de nos jours n'est assez souvent qu'un pur charlatanisme. Pour jeter de la poussière aux yeux, il suffit d'écrire passablement, d'avoir de l'intrigue, & de se procurer un Mécène. Appuyé

» de la protection d'un grand Seigneur,  
» l'Auteur rampant parvient aux hon-  
» neurs Littéraires, & trompe son siècle. Voilà quelle est la gloire du pré-  
» tendu grand-homme que vous admi-  
» rez, qui met souvent *nouvelle édition*  
» à des Livres dont il ne s'est pas vendu  
» dix exemplaires, & dont il ne fait  
» que changer le frontispice; qui,  
» pour préconiser ses œuvres, en com-  
» pose lui-même l'Extrait qu'on lit dans  
» les Journaux; & qui s'avise d'écrire  
» contre lui des Satyres, & de les publier  
» sous des noms supposés, afin de se  
» rendre plus célèbre. Ce personnage,  
» adroit politique, a si bien fait encore  
» par son manège, qu'il a gagné l'estime  
» de nos Journalistes, qui ne relèvent  
» jamais les bévues & les plagiats ré-  
» pandus dans ses écrits. En un mot, il  
» règne despotiquement sur toute la  
» Littérature. Pour séduire davantage  
» une partie du Public, il ose même,



« effrontément , mettre son nom à des  
« Ouvrages qu'il n'a point faits ( 1 ). —

« Ah ! m'écriai-je tristement , si le  
« corps , la vue , l'ouïe , l'odorat , l'es-  
« prit peuvent être trompés dans cette  
« Ville ; si les Auteurs employent aussi  
« la ruse pour acquérir une réputation  
« passagère , tout n'est donc que ruses à  
« Paris !

---

## CHAPITRE XIX.

### *Nouvelle Faculté de Médecine.*

**J**E ne devais que trop éprouver les  
tromperies de la Capitale. Comme ma  
sœur n'avait pas eu lieu d'être absolu-  
ment contente de son bouquet , je ré-

---

( 1 ) Tous ces différens traits ne sont que  
génériques. Serait-il un homme de Lettres  
dans le monde qui ressembler à ce portrait  
monstrueux ?

solus de lui faire un présent qui pût  
l'en dédommager. Rien ne me parut  
devoir lui faire plus de plaisir qu'un  
petit chien & un oiseau. Je commençai  
par lui acheter un joli serin , qui sif-  
flait , me dit-on , cinq ou six airs. Mais  
la pauvre bête n'eût pas le temps de  
nous montrer son savoir faire ; au bout  
de deux jours nous la trouvâmes morte  
dans sa cage. Nous déplorions une fin  
si prématurée devant M. Desallures ,  
qui , au lieu de dissiper notre douleur ,  
se mit à nous plaisanter. — « La perte  
» d'un oiseau bien-aimé , nous dit-il ,  
» est souvent plus sensible à une femme  
» que la mort de son mari : Mademoi-  
» selle Nicette connaîtra par la suite  
» toute la vérité de cette maxime. En  
» attendant qu'elle soit instruite par  
» l'expérience , elle doit concevoir que  
» l'on se console enfin des maux sans  
» remède ; tels que la mort ou la sépa-  
» ration d'un parent généreux , d'un vé-  
» ritable ami : & si pourtant ne peut on

» pas trop se flatter d'en retrouver d'au-  
» tres ; au lieu qu'un serin , un joli  
» toutou , se remplace facilement. Après  
» avoir tâché d'essuyer les larmes de  
» la sœur , qu'il me soit permis de faire  
» quelques reproches à M. Mitouffler.  
» Les tours qu'on vous a joués ( con-  
» tinua Desallures en s'adressant à moi )  
» ne devaient-ils pas vous donner de  
» la défiance pour l'avenir ? Eh quoi !  
» ignoriez-vous qu'en vendant un oi-  
» seau , le Marchand lui presse adroi-  
» tement l'estomac ? Ensorte que le  
» chantre emplumé ne vit guères plus  
» de deux jours. Manège qui met dans  
» le cas de renouveler souvent une  
» volière ». —

Cet accident ne me corrigea point de l'envie d'avoir promptement un petit chien. Afin de surprendre davantage ma sœur , je ne communiquai mon dessein à personne , & sortis seul pour faire moi-même mon emplette. J'eus le bonheur de trouver sur le Pont-neuf

un barbet tel que je le desirais , & il me coûra dix-huit francs. Il est juste de faire le portrait de cette bête si charmante. Elle n'était pas plus grosse que le point ; son poil était singulièrement moucheté ; ses oreilles traînaient jusqu'à terre , & sa queue formait un magnifique panache. Tout le monde en fut enchanté. Desallures n'eut d'autres critiques à me faire , que de me dire qu'il craignait pour la vie de ce joli toutou , parce que ceux qui vendent des chiens , ont à-peu-près la même politique que les Marchands d'oiseaux.

Je me moquai de sa prédiction ; ma sœur n'en fit que rire aussi , & ne voulut plus se séparer du charmant barbet. Elle le prit entre ses bras ; & le baisant & le caressant , elle lui passait la main sur la tête ; tout-à-coup les oreilles du joli toutou se détachent & tombent par terre : elles n'étaient que collées. Ma sœur jette un grand cri , le chien effrayé s'échappe , veut se cacher sous le lit , je le retiens



par la queue; & cette queue merveilleuse me reste dans la main. Nous formâmes certainement alors un tableau fort plaisant : tous deux debout , la bouche béante , les bras tendus , nous exprimions , on ne peut mieux , l'excès de la surprise : Nicette tenait une des oreilles du barbet ; moi j'en tenais la queue ; le barbet , de son côté , nous montrant les dents , semblait nous demander ses charmes postiches. Nous restâmes quelques instans dans la même attitude , sans avoir la force de rompre le silence. Enfin , ma sœur s'écria : — « Nous sommes dans le pays des enchantemens. — Oui , repris-je , & » c'est l'amour de l'argent qui opère » tous ces prodiges ». — Cette scène finit par de grands éclats de rire.

Nous n'en chérîmes pas moins notre chien écourcé & déforeillés , qui nous donna souvent de nouveaux sujets de surprise. Nous fûmes pendant quelques heures très-étonnés de le voir agir tout

différemment des animaux de son espèce. Si nous lui présentions à manger, il cherchait d'un côté opposé ; si nous l'appellions, il s'enfuyait au lieu de venir. La pénétration qui m'est naturelle, me découvrit enfin la cause d'un pareil procédé : la pauvre bête était sourde & aveugle.

Le lendemain, ma sœur s'étant levée la première, s'écria que son chien avait encore changé de forme. Anéanti de ce nouvel effet de la magie, je me hâtai de m'en éclaircir moi-même ; & j'avoue que j'eus quelque peine à reconnaître le charmant toutou. Au lieu d'être blanc & moucheté de noir, comme la veille, son poil était devenu d'un gris sale, & marqué de vieilles taches rousses. A la vue d'une métamorphose aussi subite, la frayeur allait me prendre, si je ne m'étais aperçu que toute la merveille provenait de quelques couches de couleurs, passées sur le poil du pauvre barbet, qui en se frottant la nuit,

avait tout effacé. Ainsi j'eus un chien de la plus laide couleur , aveugle , sourd , sans oreilles & sans queue ; & cette belle bête me coûta dix-huit francs.

Cependant , nous la prîmes en amitié , soit par commisération , soit à cause de ses manières agréables. Elle venait souvent, en tâtonnant, nous lécher les pieds , & remuait le tronçon de sa queue le plus joliment du monde. Nous comprions qu'elle nous resterait au moins telle qu'elle était. . . . Mais , hélas ! . . . On va peut-être s'imaginer que sa tête ne tenait aussi que par ressorts ; car , après tout ce que j'ai dit , quel accident pouvait encore lui arriver ? Non , la pauvre bête n'éprouva plus de métamorphoses ; mais nous la possédions à peine depuis deux jours , lorsqu'elle nous sembla sur le point de disparaître entièrement , ou , pour mieux m'expliquer , de terminer sa malheureuse carrière. Comme ma

sœur s'y était attachée, & que, d'ailleurs, il nous restait, ainsi que je viens de le dire, de quoi nous dédommager de nos dix-huit francs, malgré la perte des oreilles & de la queue, & malgré d'autres petites bagatelles semblables; sa fin prochaine nous causa de vives allarmes. Dans le plus fort de notre désolation, quelqu'un me conseilla de recourir au *Médecin des chiens*. — « Est-ce que les animaux ont aussi leur Médecin? (demandai-je tout étonné.) — Les chevaux n'ont-ils pas les leurs? Il était juste que les chiens jouissent du même avantage; eux qui obtiennent une amitié si constante de la part du beau-sèxe: une jolie femme est beaucoup plus fidelle à son toutou qu'à son amant, &, sur-tout, qu'à son mari. — Ainsi les chiens de la Capitale atteignent donc une heureuse vieillesse? — Non; grace aux soins que certains Docteurs de la Faculté daignent en prendre, leur



» mort est actuellement aussi précoce  
» que celle des hommes , & ils ont la  
» satisfaction de descendre au tombeau  
» aussi-bien médicamentés qu'une per-  
» sonne raisonnable. — Quoi ! un Doc-  
» teur se donne la peine de les expédier  
» pour l'autre monde ? — Cela n'arrive  
» pas toujours. Un Particulier , sans  
» grades , sans brevets s'acquitte ordi-  
» nairement de ce soin-là , avec autant  
» de succès que pourraient en avoir les  
» enfans d'Esculape. — N'est - ce point  
» une plaisanterie , ou cherchiez-vous  
» à me rendre la dupe de quelque nou-  
» velle Astuce ? — Non , je vous parle  
» d'un homme qui s'est rendu fameux ,  
» qui possède , dit-il , des secrets admi-  
» rables pour toutes les maladies com-  
» munes à l'espèce canine , qui vient  
» même d'acheter une terre considéra-  
» rable des sommes qu'il a gagnées , &  
» qu'on a surnommé *le Médecin des*  
» *chiens*. — Eh ! de grace , enseignez-  
» moi vite la demeure de ce nouvel

» Hipocrate : que je voudrais qu'il eût  
» l'art de conserver les jours de mon  
» barbet ! Il me resterait au moins quel-  
» que chose pour mes 18 francs ! » —

J'appris le nom & l'adresse du fameux Médecin ; & tout aussi-tôt, portant le malade sous mon bras, je courus, ou plutôt je volai chez ce Docteur d'une nouvelle espèce. Un Laquais m'annonça, & je fus introduit dans le cabinet du grave personnage. Je le trouvai au milieu d'une foule de différentes personnes, qui le consultaient sur les infirmités de leurs chiens, & auxquelles il distribuait des fioles pleines d'une certaine liqueur, qu'il leur faisait payer très-cher. Mon tour étant enfin venu, je lui montrai le malade ; il le considéra, examina sa langue, fit comme s'il lui tâtait le pouls, & prononça que le danger était imminent ; que, cependant, il entreprendrait cette cure difficile, moyennant la somme de douze livres, qui serait payée d'avance.

« Confidérez, Monsieur, ( lui dis-je  
d'un ton pathétique ) « que je vous pré-  
» sente un pauvre orphelin, qui, sans  
» moi, terminerait ses jours malheu-  
» reux au fond de la rivière. — Ne  
» m'en parlez donc plus. — Abandon-  
» nerez-vous impitoyablement un in-  
» fortuné, qui, prêt de perdre la vie,  
» implore le secours de votre Art ? Je  
» vous aurai cru l'ame plus compa-  
» tissante aux maux de votre prochain.  
» — Serait-il juste que je lui prodiguasse  
» mes soins *gratis*, tandis que les Mé-  
» decins des hommes se font si large-  
» ment payer ? D'ailleurs, il faut que  
» je nourrisse votre malade de con-  
» sommés excellens, & que je lui fasse  
» prendre des drogues fort chères. —  
» Je commence à goûter la force de  
» vos raisons. Mais si, par hazard, mon  
» chien venait à mourir, vous me  
» rendriez alors mes douze francs ? —  
» Point du tout. Les Médecins des  
» hommes ne se font-ils pas toujours

» payer , quoique le malade meure  
» entre leurs mains : On ne saurait me  
» blâmer , je crois , de suivre un pareil  
» exemple , & de me rapprocher , au-  
» tant qu'il est possible , de mes illus-  
» tres Confrères , à qui je me fais pour-  
» tant un devoir de céder le pas. » —

Je n'eus rien à repliquer. Je donnai douze francs , & me retirai pour ne revenir que dans huit jours , selon l'ordonnance du Docteur. Mais , dès le lendemain matin , l'impatience me conduisit auprès du malade. Soit que j'arrivasse à l'heure où l'on n'attendait personne , soit pour quelque autre raison , dont je ne me suis jamais informé , je ne rencontrai aucun Domestique sur mon passage , & pénétrai jusques dans l'endroit qui renferme tous les chiens valétudinaires. Au lieu des consommés exquis & des drogues précieuses que le Docteur disait leur faire prendre , je n'apperçus qu'une terrine remplie d'eau & quelques croûtes de pain. Mais



le spectacle qui me frappa davantage , fut mon pauvre barbet étendu sans vie au milieu de ces mets peu savoureux. Je sortis la larme à l'œil , & trouvais dans une antichambre une jeune Marquise qui poussait les hauts cris à cause de la mort de son chien , tandis que , pour distraire sa douleur , on lui parlait en vain de la maladie de son mari. Je vis aussi dans un coin une Duchesse pleurant de joie en baisant un gredin qui avait manqué mourir de gras fondu , & que l'habile Docteur lui rendait en assez bonne santé , mais qui n'avait plus que la peau & les os.



## CHAPITRE XX.

*Qu'il est agréable de porter de beaux linges !*

UNE foule d'aventures bizarres ne tarda point à me distraire du chagrin que me causait la mort funeste de mon barbet. Je contais à mon ami Desallures ce qui venait de m'arriver chez le Médecin des chiens, lorsqu'en jettant les yeux sur ses manchettes, je crus les reconnaître pour être à moi. Afin de m'en éclaircir, je regardai vers le colier, j'y vis bien clairement la première lettre de mon nom. — « Oh ! oh ! m'é-  
» criai-je, eh ! depuis quel temps por-  
» rez-vous donc mes chemises ? C'est  
» apparemment ma sœur qui vous a  
» prêté celle-ci ? — Votre sœur reprit  
» Desallures un peu déconcerté, je  
» vous assure qu'il n'en est rien. —  
» Cependant voilà ma chemise. —  
» Attendez

» Attendez , je commence à me douter  
» de quoi il s'agit. Nous avons la même  
» Blanchisseuse , n'est-ce pas ? — Oui,  
» mais nous n'avons pas la même gar-  
» derobe. — Je vois bien , mon cher ,  
» que vous ignorez qu'à Paris une  
» Blanchisseuse entendue a de certai-  
» nes pratiques qu'elle entretient de  
» linges , moyennant un profit hon-  
» nête. Pour moi , je vous dirai , en  
» confiance , que je ne possède point  
» une seule chemise ; mais cela n'em-  
» pêchera pas que vous ne me verrez  
» toutes les semaines du linge magnifi-  
» que : j'aurais donc grand tort d'en  
» acheter. Ma Blanchisseuse , qui est  
» aussi la vôtre , m'aura prêté une de  
» vos chemises , n'ayant rien de mieux  
» pour le moment. Je la tancerai d'im-  
» portance. Qu'elle prenne garde à ce  
» qu'elle fait : par sa mal-adresse on  
» serait exposé tous les jours à se trou-  
» ver avec des gens qui pourraient

» vous demander leur chemise (1) ». —

Cette découverte m'obligea d'observer davantage ma Blanchisseuse. Voici quelques-unes de ses Astuces , dont j'eus lieu de m'appercevoir , pendant environ six mois , qu'il fallut me servir de cette rusée Commère : si je l'avais quittée , je courais peut-être risque de tomber encore plus mal. Je vis d'abord qu'elle avait l'art d'user furieusement la toile ; & m'imaginai que c'était par l'action du frottement ; mais je connus bientôt qu'elle la faisait paraître blanche sans trop prendre de peine à la laver. Je trouvai dans une de mes chemises un morceau de chaux ; & c'était là le savon dont elle se servait ordinairement. Mais je n'en fus pas quitte pour

---

(1) La plupart des Ouvrières en linge , & les Blanchisseuses en dentelles , louent aussi ou prêtent *gratis* à leurs amans , les manchettes qu'on leur confie.



le désagrément d'avoir du linge mal blanchi : tout le plus beau que je possédais disparut l'un après l'autre , & me fut ou remplacé par de moindres effets , ou payé la moitié de sa valeur. Je compris bien que les pertes étaient supposées , & qu'en paraissant m'en tenir compte , on me volait avec effronterie. Mais que pouvais-je faire à tout cela ? Les Blanchisseuses de la Capitale savent aussi-bien la soustraction que le plus habile Financier.

Je découvris encore de leur part une autre Astuce. Il nous manqua plusieurs serviettes ; aussi-tôt de nous plaindre , de crier ; & aussi-tôt la Blanchisseuse de promettre qu'elle les rapporterait dans huitaine. Elle fut exacte en effet ; mais elle nous remit d'autres serviettes ; & comme toutes les semaines elle nous en laissait de nouvelles , je conçus facilement qu'à chaque fois elle les prenait à différentes personnes ; amusant ainsi l'un & l'autre , jusqu'à ce qu'à la

longue il y eût enfin quelqu'un sur qui tombât réellement la perte.

---

## CHAPITRE XXI.

### *Le Marché aux Chevaux.*

J'ALLAI un jour avec Defallures me promener autour de Paris. Nous nous trouvâmes insensiblement dans un endroit où il y avait un grand nombre de chevaux, qu'on faisait aller, courir, trotter, galopper. Mon ami m'apprit alors que nous étions au marché aux chevaux, & me parla de la sorte, tandis que je m'amusais à considérer les divers mouvemens de ceux qui s'efforçaient d'attirer les acheteurs. — « Nous » voilà dans un lieu que l'on peut regarder comme le théâtre des Astuces les » plus singulières. Rien de si amusant » que le récit qu'on en ferait ; mais » on ne finirait jamais si l'on entrepre- » nait de les passer routes en revue. » Malgré l'œil vigilant de la Police, on

» entend souvent parler ici des tours d'a-  
» dresse qu'employent les rusés Maqui-  
» gnons. Tel croit avoir acquis un che-  
» val fin & vigoureux, qui se trouve  
» n'avoir qu'une rosse aveugle & pous-  
» sive. Combien de fois a-t-on vu des  
» chevaux, achetés ici, d'abord frin-  
» guans, indomptables, devenir tout-  
» à-coup, dans l'écurie du nouveau  
» possesseur, humbles, dociles, & pres-  
» que incapables de marcher ? Des  
» pointes de fer, placées sous la selle,  
» ou bien une certaine drogue mor-  
» dante, introduite dans le fondement  
» du pauvre animal, lui prêtaient cette  
» vigueur factice & momentanée. . . .  
» Mais, tandis qu'elle me vient en  
» mémoire, je me hâte de vous faire  
» part d'une petite aventure, arrivée  
» depuis peu dans l'endroit où nous  
» sommes. Un Particulier avait un che-  
» val de la plus belle encolure, mais  
» qui malheureusement avait un défaut  
» dont on ne pouvait s'appercevoir qu'à

» l'usage ; il résolut de s'en défaire , & le  
» conduisit ici un jour de marché, afin de  
» tenter fortune. La somme exhorbi-  
» tante qu'il en demanda, fit croire que  
» c'étoit un cheval de prix ; & , comme  
» toutes les apparences étoient favora-  
» bles, il eût le bonheur de le vendre cent  
» pistoles. L'Acquéreur avait exigé que  
» le cheval lui fut garanti : *faites le voir*,  
» lui dit le Vendeur ; & je vous le ga-  
» rantis parfait. A ces mots , content de  
» son acquisition , il emmène le cheval.  
» Mais il s'apperçut bientôt qu'il avait  
» été trompé ; le cheval était aveugle :  
» il se ressouvint alors de la garantie  
» ironique du Vendeur par ces pa-  
» roles : *faites le voir* : loin de s'af-  
» fliger , il chercha le moyen de ra-  
» voir son argent , si la chose était  
» possible. Après de profondes réflé-  
» xions, il s'avisa de peindre en noir  
» l'aveugle bucéphale, dont le poil était  
» d'un gris de perle , & que deux ou  
» trois couches de couleur , changèrent



» étrangement. Un Domestique intelli-  
» gent le mena ensuite au marché, où  
» il avait déjà paru , & en demanda  
» une somme considérable, afin d'éblouir  
» davantage sur les défauts de la mar-  
» chandise. Il arriva que ce jour - là  
» même celui qui avait vendu son che-  
» val voulait en avoir un autre ; il alla  
» directement acheter le sien , qu'il n'eût  
» garde de reconnaître d'abord , & le  
» paya douze-cents livres. Ainsi son  
» mauvais coursier lui revint , & il lui  
» en coûta deux-cents francs pour avoir  
» songé à s'en défaire aux dépens de  
» quelques dupes». —

Comme Desallures achevait de raconter cette petite histoire , je m'aperçus que la nuit allait bientôt nous surprendre. Je l'en avertis , & nous nous renfonçâmes dans la Ville immense où m'avait conduit ma triste destinée , & où se passent à chaque instant les ruses les plus singulières : j'en décrirai quelques-unes dans les Chapitres suivans.

## CHAPITRE XXII.

*Mères dénaturées & trop complaisantes.*

*Histoire de Mlle. Lolotte.*

J'ÉTAIS un jour dans la chambre de mon ami le Gentilhomme, lorsque des cris perçans vinrent frapper mes oreilles. — « Je gage, me dit Desallures, » que vous ne vous doutez point quelle » est la cause de ces cris? — Non, assurément ; je n'eus jamais le don de » deviner. — Il est pourtant bien simple de voir qu'ils partent d'une femme » en couche. La Demoiselle est notre » voisine ; c'est pour la seconde fois, » qu'accompagnée de sa mère, elle » vient dans cette maison se débarrasser de son fardeau : elle ira ensuite » dans le monde continuer de jouer le » beau rôle d'une jeune Agnès. — Vous » vous trompez sans doute quand vous » dites qu'une Demoiselle est en couche ;

» che ; il s'agit plutôt d'une Dame.  
» Vous vous trompez aussi certaine-  
» ment , quand vous ajoutez qu'elle  
» paraîtra encore innocente dans le  
» monde , après avoir fait deux enfans.  
» — Ne voyez-vous pas que cette honnête  
» Demoiselle s'est attendrie en secret ,  
» & s'est rendue ici pour cacher les  
» suites de sa faiblesse ? — Puisque sa  
» mère en est instruite , elle court grand  
» risque d'être renfermée. — Au con-  
» traire , tout ne se passe que par les  
» conseils de la bonne Dame , qui ,  
» ayant des mesures à garder dans la  
» maison où elle demeure , s'est prudem-  
» ment établie dans cet hôtel ; & saura si  
» bien conduire les choses , qu'un autre  
» faux-pas de Mademoiselle sa fille , lui  
» procurera de nouvelles richesses , en  
» paraissant encore n'être que le pre-  
» mier. — Plus je vous écoute , moins  
» je vous comprends. Que diable vou-  
» lez-vous dire ? Une mère applaudit  
» aux égaremens de sa fille.... Une

» Dame devient Demoiselle . . . . Ne  
» font-ce pas-là de vrais logogryphes ?  
» — Oui, pour un Provincial. Mais je  
» vais m'expliquer si clairement, que  
» vous m'entendrez sans efforts, euf-  
» siez-vous à vous seul toute la bêtise  
» dont les Habitans de Provinces sont  
» gratifiés par la politesse Parisienne.  
» Or, écoutez en abrégé l'Histoire de  
» Mademoiselle Lolotte, la fille-fem-  
» me, ou la femme-fille qui est actuel-  
» lement en couche. Je suis instruit des  
» faits par les personnages même qui  
» ont joué un rôle dans ses aventures.

» Quoique Mlle. Lolotte ait au moins  
» vingt ans accomplis, on jurerait qu'à  
» peine en a-t-elle seize. Son minois,  
» naturellement enfantin, paraît en-  
» core plus naïf par l'art avec lequel  
» elle fait le composer. C'est un plaisir  
» de lui voir presque toujours baisser  
» les yeux, ou ne les lever que timi-  
» dement, & à la dérobée. Sa mère  
» n'eût qu'à cultiver les plus heureuses



» dispositions. Peut-être trouva-t-elle  
» d'abord quelque résistance dans le  
» jeune cœur qu'elle voulait séduire ;  
» mais qu'il est difficile de ne point cé-  
» der à celle qu'on chérit & qu'on res-  
» pecte depuis l'enfance ! Elle lui aura  
» d'abord tracé le riant tableau des  
» plaisirs & des richesses ; ensuite , flat-  
» tant l'amour-propre de la petite per-  
» sonne , elle lui aura dit que ses char-  
» mes naissans la rendaient digne d'une  
» brillante fortune. Après avoir excité  
» les passions , & redoublé l'envie de  
» plaire , desir qui naît avec toutes les  
» femmes , cette mère adroite n'aura  
» plus eu qu'à laisser agir le penchant ,  
» & qu'à profiter de l'innocence de la  
» tendre Agnès.

Je suppose que les choses se sont  
» passées comme je vous le dis, d'après  
» la connaissance que j'ai du manège  
» de plusieurs mères , qui jouent cet  
» indigne rôle dans la Capitale , & ont  
» le secret de persuader tous les jours

» qu'elles sont d'honnêtes femmes.

» Madame Nitouchin ne vit pas plu-  
» tôt sa fille parvenue à l'âge de seize  
» ans , qu'elle lui enseigna l'art de se  
» mettre avec coquetterie , sous un ex-  
» térieur simple & modeste , qui n'en  
» est que plus piquant. Quelques af-  
» faires d'intérêt concernant une pen-  
» sion modique , faites à son mari par  
» le père d'un certain Marquis , l'ap-  
» pellant quelquefois chez ce Seigneur ,  
» elle y mena un jour sa fille avec elle.  
» Le Marquis fut ébloui des charmes de  
» la jeune personne , & ne put en dé-  
» tourner les yeux pendant tout le temps  
» qu'il parla à sa mère. Cette femme  
» rusée lut aisément ce qui se passait  
» dans le cœur du Marquis , & lui pro-  
» cura souvent l'occasion de voir Mlle.  
» Lolotte. Mais , comme il croyait ne  
» devoir son bonheur qu'au seul ha-  
» zard , il n'osait découvrir ses senti-  
» mens. Madame Nitouchin , étonnée  
» de cette retenue , si peu ordinair

» aux gens de la Cour , & craignant  
» de manquer sa proie , dit en confi-  
» dence au Marquis que le mariage la  
» faisait trembler pour sa fille ; qu'elle  
» la trouverait bien plus heureuse si un  
» honnête homme lui assurait un sort.  
» Le Marquis s'écria qu'il voulait être  
» ce fortuné mortel , & commença par  
» donner une bourse de cent louis. Ce  
» procédé charma la Dame Nitouchin ,  
» qui en conçut de flatteuses espéran-  
» ces pour l'avenir. Elle ne dit rien à  
» sa fille de ce qui se passait , & la laissa  
» seule le lendemain avec son amant ,  
» sous prétexte d'aller chercher un papier  
» de conséquence , qu'elle seule pouvait  
» trouver. Elle n'alla pas loin ; elle se tint  
» dans la chambre voisine. Lorsqu'elle  
» jugea qu'il était temps de reparaitre ,  
» elle entra tout-à-coup ; & feignant une  
» extrême colère : — Quoi ! Monsieur  
» le Marquis, s'écria-t-elle , vous abu-  
» sez de ma confiance ; vous couvrez  
» de honte une fille honnête ! Avez-

» vous cru que la misère nous rendît  
» moins estimables ? Nous sommes pau-  
» vres , mais nous chérissions la sagesse.  
» Je vais par-tout publier votre odieux  
» attentat , afin qu'on vous méprise &  
» qu'on me venge. Et toi , malheureuse ,  
» continua-t-elle en se tournant du côté  
» de Mlle. Lolotte qui fondait en lar-  
» mes , tu seras renfermée pour le reste  
» de tes jours. — Le Marquis ne sachant  
» que penser d'une telle fureur , la fit  
» évanouir tout-à-coup en donnant  
» encore une bourse remplie d'or. Mais  
» ce fut son dernier présent ; soit que  
» l'intérêt trop marqué de la Dame  
» Nitouchin l'ait révolté , soit qu'il ait  
» mieux aimé se ruiner pour une fille  
» del'Opéra. Au bout de quelques jours ,  
» la Dame Nitouchin , s'étant présen-  
» tée à la porte du Marquis , le Suisse  
» lui dit brusquement qu'il avait ordre  
» de ne point la laisser entrer , ni elle ,  
» ni sa fille. Les Lettres qu'elle écrivit  
» pour se plaindre n'ayant point eu de



» réponse , elle prit le parti d'attendre  
» une meilleure dupe. Mais un obstacle  
» qu'elle n'avait point prévu retarda  
» l'exécution de ses projets. Un certain  
» embonpoint aurait démenti tout ce  
» qu'elle aurait pu dire de l'innocence  
» de sa fille : il fallait lui donner le  
» temps de disparaître. Elle vint alors  
» loger dans cet hôtel.

» J'ai su la première partie de cette  
» histoire de la bouche du Marquis  
» lui-même , qui , un jour que j'étais  
» avec lui à la Comédie Italienne ,  
» découvrant dans une loge & la mère  
» & la fille , me les montra toutes les  
» deux , & me fit confidence de son  
» aventure.

» La seconde fois que ces Dames  
» sont devenues mes voisines , j'ai long-  
» temps ignoré ce qui pouvait leur être  
» arrivé de nouveau. Je ne l'aurais  
» peut-être jamais su , si le hazard ne  
» s'en était mêlé ; car elles ne reçoivent  
» personne pendant l'espèce de

» séminaire qu'elles font ici. Ce n'est  
» que depuis quelques jours que je suis  
» instruit du reste de leurs aventures.  
» Un jeune Mousquetaire, de mes amis,  
» qui venait de me rendre visite , pas-  
» sant avec moi devant leur porte ,  
» pour lors entr'ouverte , les apperçut ,  
» & détourna la tête en souriant. Sur-  
» pris de son action , je lui demandai  
» s'il connaissait ces deux Dames. —  
» Achévons de descendre l'escalier , me  
» répondit-il , & je vous conterai ,  
» chemin faisant , leur merveilleuse  
» histoire.

» Quoique Madame Nitouchin af-  
» fecte tous les dehors de la sagesse ,  
» continua mon ami le Mousquetaire ,  
» il entrait dans son plan de se mon-  
» trer aux Spectacles avec sa fille. Tous  
» les regards furent bientôt fixés sur  
» elles. L'air d'innocence de la jeune  
» personne enchantait particulièrement  
» les piliers de Spectacles , ces vieux  
» libertins qu'attirent moins la bonté

» des Pièces , que le plaisir de lorgner  
» les femmes. Je me hazardai le pre-  
» mier à glisser quelques petits mots  
» de douceur à la Demoiselle Lolotte ;  
» elle me sourit en rougissant , & la  
» mère me fit un accueil gracieux.  
» Depuis ce moment , j'eus soin de me  
» placer dans leur loge , & nous prî-  
» mes insensiblement un air de con-  
» naissance. Cependant on refusait d'a-  
» gréer mes visites ; je ne pouvais sa-  
» voir quelle était la demeure qu'em-  
» bellissait ma divinité. Un diamant que  
» j'avais au doigt suppléa sans doute à  
» mon peu d'éloquence. Madame Ni-  
» touchin lui jeta long - temps , à la  
» dérobée , de tendres regards ; enfin ,  
» un soir elle me prit la main , & se  
» récria sur la beauté de ma bague : sa  
» fille se mettant de la partie , louait  
» encore avec plus d'enthousiasme.  
» J'avoue que je fus alors pris comme  
» un sot : il me fallut offrir galamment  
» un bijou dont on me paraissait ébloui ;

» j'eus la douleur de le voir accepter.  
» — Vous êtes un homme charmant,  
» me dit ensuite la Nitouchin. Met-  
» tez-nous ce soir à notre porte, &  
» venez demain matin recevoir nos re-  
» mercimens. — J'exécutai ponctuelle-  
» ment tout ce qui m'était prescrit. Je  
» trouvai Mlle. Lolotte seule & à sa  
» toilette. Quelle était belle dans ce  
» moment où l'Art ne relève encore  
» qu'à demi les grâces de la Nature !  
» Ainsi les premiers rayons du matin,  
» qui repoussent doucement l'obscurité  
» de la nuit, nous charment davantage  
» que l'éclat d'un beau jour. Ivre d'a-  
» mour & de volupté, je me jetai aux  
» genoux de l'idole de mon cœur, &  
» la pressai de me rendre heureux. Elle  
» me résistait avec cet embarras timide,  
» cette pudeur séduisante, qui sied si  
» bien à la Beauté. Enfin, je triomphai,  
» & ne doutai point que je ne fusse le  
» premier qui eut lieu de s'applaudir  
» d'une si charmante victoire.



» Mon bonheur était au comble.  
» Trois mois s'écoulèrent dans des tranf-  
» ports délicieux ; & ma chère Maitresse  
» m'apprit qu'elle portait dans son sein  
» des marques de notre amour. Mais  
» un Mousquetaire peut-il être long-  
» temps accueilli par des femmes inté-  
» ressées ? L'instant fatal arriva où je  
» devais apprécier ma bonne-fortune.  
» Convaincu de l'infidélité d'une in-  
» grate , ai-je dû m'en pendre de déses-  
» poir ? Ma foi , non : il faut que tout  
» finisse , & sur-tout l'union des Amans.  
» Je montai un jour dans la chambre  
» de Mlle. Lolotte ; j'étais près d'en  
» ouvrir la porte , lorsque j'entendis  
» parler avec chaleur. La curiosité me  
» fit prêter l'oreille ; voici à-peu-près  
» toute la conversation. -- Oui , M. le  
» Comte , vous avez le bonheur d'être  
» père à votre âge. Ma fille est certai-  
» nement grosse : vous voyez donc  
» bien que c'est de vous. N'oubliez pas ,  
» s'il vous plaît , combien j'ai eu de

» peine à vous recevoir chez moi. Que  
» de Lettres ne m'avez-vous pas écrites !  
» Que de présens ne m'avez - vous pas  
» faits avant que d'être écouté ! Encore  
» ai-je exigé que vous ne veniez voir  
» ma chère enfant qu'à de certaines  
» heures, & que le plus secrettement  
» possible. — Je n'aurais éprouvé que  
» des sentimens de mépris , continua  
» le Mousquetaire , si je n'avais entendu  
» l'objet même de ma tendresse assurer  
» à mon rival qu'elle n'avait jamais aimé  
» que lui , & sceller ses perfides ser-  
» mens par deux tendres baisers , qui  
» portèrent la rage dans mon cœur.  
» Non , il me serait impossible d'expri-  
» mer mon trouble & mon agitation !  
» Je me modérerai un peu à la voix de  
» celui qui partageait mes plaisirs. — Je  
» ne doute point , dit-il , que cet en-  
» fant ne soit de moi ; aussi ai-je dessein  
» de lui faire un sort ; & de vous don-  
» ner tous mes biens... — A ces  
» mots , sans en écouter davantage ,

» j'entraï précipitamment : cet homme  
» était mon oncle , & j'étais son unique  
» héritier. — On nous trompe tous les  
» deux , m'écriai - je presque hors de  
» moi-même. Cette indigne mère m'a  
» déjà vendu sa fille ; & Mademoiselle  
» me disait encore hier les choses ten-  
» dres qu'elle vient de vous répéter.  
» Si vous doutiez de notre mutuelle  
» intelligence , reconnaissez mon dia-  
» mant , que Madame porte au doigt.  
» — Mon oncle , certain qu'il n'avait  
» eu affaire qu'à des intrigantes , se  
» leva furieux , & nous sortîmes jouis-  
» sant de la confusion de ces deux fem-  
» mes. Nous n'en avons point entendus  
» parler depuis cette aventure. Sans  
» doute que , sous prétexte d'aller à la  
» campagne , selon leur premier pro-  
» jet , elles se seront retirées dans votre  
» hôtel-garni. Pour mon oncle , quel-  
» ques jours après notre singulière ren-  
» contre , enchanté de plus en plus que  
» je l'eusse empêché d'être tout-à-fait

» dupe, il s'est hâté de me léguer tous  
» ses biens par un bon testament.

» Voilà , mon cher Mitoufflet , le  
» récit de mon ami le Mousquetaire ;  
» récit qu'il termina par de longs éclats  
» de rire. Vous voyez que si Mlle. Lo-  
» lotte souffre beaucoup en mettant au  
» jour 'une petite créature, c'est la juste  
» punition de ses perfidies. Je dois pour-  
» tant vous avertir qu'il est à présumer  
» qu'elle fera fortune par la suite. Oûi,  
» elle prendra mieux ses mesures une  
» autre fois : son intelligence & sa do-  
» cilité aux leçons de Madame sa mère  
» me confirment dans cette idée. D'ail-  
» leurs , il est tant de Midas à Paris qui  
» ne cherchent que l'occasion d'être  
» ruinés par une jolie femme ! » —





---

CHAPITRE XXIII.

*Comment une femme intelligente peut mener un homme par le nez. Mademoiselle Nicette l'échappe belle.*

C'EST ainsi que Desallures m'apprenait chaque jour à connaître le monde. Il voulut instruire aussi ma sœur ; & j'eus le bonheur d'assister à la leçon , sans que le maître , ni la jeune élève me crussent si près d'eux. Voici comment la chose arriva. Me sentant un jour accablé de sommeil dans l'après dîné , je me jetai sur mon lit , dont les rideaux étaient fermés. Ne commençant qu'à m'endormir , j'éprouvais tout-à-la-fois & le repos & le réveil , lorsque ma sœur , qui venait de chez l'Hôtesse , rentra dans notre chambre, suivie de M. Desallures. Ils s'assirent à quatre pas de moi ; & j'entendis le voisin dérober un baiser qui lui valut un furieux soufflet.

« — Est-ce ainsi qu'on doit agir dans le  
» monde ? s'écria Desallures. Une fille  
» bien née résiste aux entreprises de ses  
» Amans; mais c'est avec une douceur,  
» une mollesse, qui rend sa défense plus  
» piquante. Est-ce aux grâces qu'il con-  
» vient de faire le coup de poing ?  
» Ecoutez-moi, charmante Nicette. Je  
» veux vous défaire d'une certaine ru-  
» desse Provinciale qui vous gâte hor-  
» riblement; je veux vous mettre sur  
» le ton de nos Beautés à la mode.  
» Soyez d'abord bien persuadée qu'une  
» jolie femme n'est faite que pour le  
» plaisir des hommes; de même que  
» les fleurs naissent dans nos parterres  
» pour charmer notre vue par leur va-  
» riété, & notre odorat par les parfums  
» qu'elles exhalent. Vous trouverez à  
» Paris des gens riches qui vous offri-  
» ront leur fortune, & vous serez ce  
» qu'on appelle *femme entretenue*. Eh !  
» pourquoi dédaigneriez-vous cet état  
» brillant ? Nouveau mariage reçu dans  
» la

„ la société , il enchaîne par des liens  
„ imperceptibles ; & ses nœuds , très-  
„ facile à rompre , n'en sont que plus  
„ agréables. C'est pour cet état char-  
„ mant que tous les plaisirs s'empres-  
„ sent d'éclore. Vous jouirez du luxe ,  
„ de l'éclat qui suit la Grandeur , & vous  
„ aurez tout l'air d'une Duchesse , en  
„ dépit de l'aveugle hasard qui préside  
„ à la naissance. Mais si la Beauté a des  
„ droits certains sur les trésors de la  
„ Finance , ses charmes les lui procurent  
„ bien moins que le manège adroit  
„ qu'elle fait mettre en usage. Je vais  
„ vous découvrir toute la politique  
„ qu'il faut avoir , & dont il est tant  
„ d'exemples à Paris. Ne m'interrom-  
„ pez point. Je ne puis répondre à vos  
„ questions que lorsque j'aurai dissipé  
„ votre ignorance Provinciale.

„ Dans le grand nombre de riches  
„ rivaux qui , à force de magnifiques  
„ présents , brigueront l'honneur de  
„ vous plaire , préférez toujours le plus

*I. Partie.*

Q

„ vieux. Il est un âge où l'on ne saurait  
„ trop payer les complaisances d'une  
„ Maitresse. Quand vous éprouveriez  
„ un dégoût invincible pour ce Midas  
„ à cheveux gris , il faut paraître l'ai-  
„ mer à la folie. Il est sur-tout néces-  
„ faire que le bon - homme s'imagine  
„ que vous chérissiez sa personne , &  
„ non pas sa brillante fortune. Que de  
„ ruses peuvent lui faire illusion ! Tan-  
„ tôt vous vous indignerez des bien-  
„ faits dont il vous comblera , tandis  
„ que , par mille moyens secrets , vous  
„ travaillerez à sa ruine. Tantôt vous  
„ prendrez de l'humeur sur ses fré-  
„ quentes absences , tandis que tout  
„ bas vous enragerez de ses visites im-  
„ portunes. Une autre fois vous vous  
„ ferez écrire des Lettres supposées ,  
„ dans lesquelles on vous offrira une  
„ fortune immense si vous consentez  
„ à quitter votre vieux Céladon. Vous  
„ aurez soin qu'il trouve , comme par  
„ hasard , ces alantes missives ; soit



„ en feignant de les oublier sur votre  
„ toilette , ou bien en les laissant tom-  
„ ber adroitement de votre poche.  
„ Vous sentez qu'alors vous recevrez  
„ de nouveaux bienfaits. Il est d'ailleurs  
„ tant de moyens de piquer la généro-  
„ sité ! Vous louez à l'excès les diamans  
„ d'une amie : certaine maison vous  
„ conviendrait à merveille si vous étiez  
„ en état de l'acquérir ; mais vous  
„ aimez mieux vous en passer , plutôt  
„ que de souffrir qu'il se jette encore  
„ dans d'énorme dépenses : vous con-  
„ sultez son goût sur des robes , des  
„ bijoux , des dentelles qu'on vous pro-  
„ pose d'acheter : enfin , vous n'êtes  
„ jamais si folle , si tendre , si caref-  
„ sante , que lorsqu'il s'agit de faire  
„ une nouvelle saignée au coffre fort.  
„ Voilà le moyen de se jouer d'un ri-  
„ che soupirant ; voilà le moyen de  
„ mener un homme par le nez.

„ Apprenez actuellement , belle Ni-  
„ cette , à connaître le langage & les

„ actions des Séducteurs. Ils vous re-  
„ gardent une femme comme s'ils n'en  
„ avaient jamais vues ; ils cherchent à  
„ se trouver tête-à-tête , & savent pro-  
„ fiter de l'occasion. — Que vous êtes  
„ belle ! Qu'il serait difficile de ne pas  
„ vous aimer ! disent-ils en baisant  
„ une main qu'on leur abandonne sans  
„ conséquence. Cette bouche ver-  
„ meille semble appeller mes lèvres  
„ amoureuses. Ce mouchoir, ennemi du  
„ plaisir des yeux , nous cachera - t-il  
„ sans cesse deux aimables prisonniers  
„ qui ne demandent qu'à s'offrir à nos  
„ regards „ ? —

Ma sœur était si attentive aux leçons  
de son Maître , ou si distraite , qu'elle  
ne s'appercevait pas qu'il joignait l'e-  
xemple aux préceptes. Enfin , tout en  
lui disant qu'un suborneur prenait une  
fille dans ses bras , il la jetta si rude-  
ment sur moi , que je me crus étouffé.  
Mes cris & ma subite apparition déran-  
gèrent singulièrement M. Desallures ,

& empêchèrent Nicette d'en apprendre davantage.

Nous nous regardâmes quelques instans sans parler. Ma pauvre sœur paraissait fâchée que j'eusse troublé les leçons ; mon obligeant voisin se mordait les lèvres ; moi , je bâillais & me frottais les yeux. Enfin , chacun de nous trois se mit à rompre le silence. — « Le  
„ butor ! disait Nicette ; sans lui j'allais  
„ devenir si savante ! — Il n'y a pas  
„ moyen de dormir , disais-je de mon  
côté avec humeur. — „ Que diable  
„ faisait-il là , ce frère incommode ,  
( s'écria en même temps Desaliures ).  
„ Consolez-vous , Mademoiselle , ajouta-t-il en sortant , j'achèverai une  
„ autre fois de vous instruire , „ —



## CHAPITRE XXIV.

*Eclipse de Mlle. Nicette. Tromperies singulières.*

CH A QUE moment que je passais dans Paris m'approchait des malheurs qui devaient fondre sur moi. On me verra bientôt éprouver toute la rigueur de la Fortune. La simplicité, l'innocence ne peuvent donc se montrer dans le grand monde sans s'exposer à des revers ou à des ridicules ! Nicette peut aussi-bien que moi faire cette pathétique exclamation. Elle ne va pas tarder à connaître combien les hommes sont méchans, sur-tout à l'égard d'une fille d'honneur.

Ma sœur n'oublia pas qu'elle devait, au bout de huit jours , se rendre chez notre cousin le Secrétaire. Elle partit en effet de bon matin pour y aller ; & je ne la revis plus. Peu surpris,



qu'elle ne fut point de retour à l'heure du dîner, je pensai que mon cousin l'avait invitée à manger sa soupe, ainsi que cela se pratique parmi les honnêtes-gens de Province. Je fus tout le gré possible, à ce brave parent, de cette marque de politesse, & j'en conclus qu'il me ferait au moins rouler carrosse. Je passai le reste de la journée sans inquiétude. Mais je commençai à m'alarmer lorsque je ne la revis point à dix heures du soir. Je trouvai que, s'il l'avait encore retenue à souper, la politesse était trop forte; & que s'il poussait si loin les égards vis-à-vis d'une cousine, il aurait bien dû avoir quelque attention pour le cousin, & le faire prier de venir manger sa part du gigot. Ce n'était pas la gourmandise qui m'inspirait de pareilles idées; je n'écoutais alors que le desir que j'aurais eu de trouver mon parent sans défauts. Comme je ne savais que penser de la longue absence de ma chère sœur, je n'eus

pas le courage de souper, quoique je fâsse ordinairement mes quatre repas. Minuit sonnèrent, & j'étais toujours dans une cruelle attente. Mon impatience & mes alarmes augmentèrent à tel point, que pendant une heure, je ne fis que descendre chez mon Hôtesse & remonter dans ma chambre. Enfin, n'y pouvant plus tenir, je courus, le cœur palpitant & dans un trouble affreux, jusqu'à l'Hôtel du Financier où logeait mon parent le Secrétaire. Desallures eut la bonté de m'accompagner & m'empêcha de frapper à tour de bras, comme j'en avais le dessein. —

« On ne se livre pas même à Paris, »  
» me dit-il, aux mouvemens les plus »  
» simples de la Nature. On y parle si »  
» bas, qu'à peine peut-on s'entendre; »  
» & l'on grate aux portes au lieu d'y »  
» frapper,.. — Je fis donc le moins de »  
» bruit qu'il me fut possible; &, à force »  
» de patience, je parvins à réveiller le »  
» Suisse,

Suisse (1), qui vint ouvrir tout en chemise. — « Ah ! Monsieur , m'écriai-je , on ne fait ce qu'est devenue une , jeune personne , cousine de M. Patein le Secrétaire , & qui doit être , ici depuis ce matin : pourriez - vous , m'en dire des nouvelles ? — N'est-ce « que cela ? » — répondit brusquement le Suisse , en refermant sa porte. J'eus beau le conjurer , par le trou de la serrure , d'être touché des larmes d'un frère au désespoir ; il fut insensible à mes prières ; & je l'entendis bientôt ronfler avec un bruit épouvantable.

Desallures m'engagea , non sans peine , à me retirer. Mais je ne pus goûter aucun repos le reste de la nuit. Je me promenai dans ma chambre jusqu'au jour , agité de mille pensées affligeantes , & mettant sans cesse la tête à la fenê-

---

( 1 ) M. Mitoufflet n'est pas mieux instruit que sa sœur. Est-ce qu'actuellement les gens de Finance , au lieu de Portiers , ont des Suisses ?

tre , parce qu'il me semblait entendre à tout moment frapper à la porte.

Accablé de la plus vive douleur , je ne fis qu'une bien légère attention à une Astuce tout-à-fait singulière , dont ma bonne Hôtesse fut la dupe ce jour-là : je n'en parle même ici qu'en suivant l'ordre des événemens , & qu'afin de distraire le Lecteur , qui n'est certainement pas aussi sensible que je l'étais à la perte de ma chère Nicette.

Voici de quoi il s'agit. Tandis que je me désespérais de ne pas voir arriver ma sœur , un homme pliant sous le poids d'une caisse énorme , entra chez mon Hôtesse , en disant qu'il lui apportait cent bouteilles de vin d'Espagne , & qu'il fallait trois louis , tant pour le port que pour les droits. La bonne-femme étonnée , qui n'attendait aucun présent de cette espèce , balançait à le recevoir , lorsqu'on lui remit une lettre à son adresse , & datée de Madrid , dans laquelle on lui mandait que quelqu'un



qui avait long-temps logé chez elle & qui lui avait de grandes obligations, tachait de lui témoigner sa reconnaissance par le vin d'Esgagne qu'il lui envoyait. On ajoutait qu'on gardait l'anonyme, afin de jouir de son embarras, & pour qu'elle n'entreprit point de s'acquitter d'une bagatelle qui lui était due à justes titres. Toutes ces raisons étaient assez plausibles; & la vue de la caisse, bien cordée, numérotée, étiquetée, achevait de confirmer la chose. Mon Hôtesse, charmée de posséder un vin dont elle comptait se défaire avantageusement, donna les trois louis au Porteur, qui se retira. Le premier transport de sa joie étant calmé, elle eut envie de goûter l'excellente liqueur. On s'empresse de lever le couvercle de la boîte, & l'on ne trouve que des bouteilles remplies d'eau.

*Fin de la première Partie.*

# TABLE

## DES CHAPITRES,

*Contenus dans la première Partie.*

CHAP. I. <i>Le Héros de ce Livre , &amp; Nicette , sa sœur , arrivent à Paris ,</i>	page	1.
CHAP. II. <i>Ruses qu'employent la plupart des Fiacres , &amp; tromperies usitées à leur égard.</i>		8
CHAP. III. <i>Fineffes champêtres , qui ne sont pas trop rustiques.</i>		14
CHAP. IV. <i>Autres fineffes champêtres &amp; Parisiennes , &amp;c. &amp;c. &amp;c.</i>		19
CHAP. V. <i>Bijoux trouvés. Avis au Lecteur.</i>		26
CHAP. VI. <i>Mon petit ami , vous faites l'important.</i>		32
CHAP. VII. <i>De quelle manière les Marchands de cannes s'y prennent pour attraper les gens simples.</i>		38

- CHAP. VIII. *Nicette se laisse attraper à son tour.* 49
- CHAP. IX. *Seconde Astuce qu'éprouve Mlle. Nicette.* 51
- CHAP. X. *Le sel Parisien.* 55
- CHAP. XI. *Mlle. Nicette évite un piège pour tomber dans un autre.* 57
- CHAP. XII. *Un Intrigant devient l'ami de Nicodème Mitouflet.* 68
- CHAP. XIII. *L'Intrigant emprunte de l'argent.* 75
- CHAP. XIV. *Astuces des Bouquetières & des Jardiniers-Fleuristes.* 77
- CHAP. XV. *Repas burlesque qui rappellera diverses Astuces dont plusieurs personnes ont été dupes dans Paris.* 81
- CHAP. XVI. *On attrape l'argent de M. Mitouflet aux petits Spectacles des Boulevards.* 96
- CHAP. XVII. *La toile se lève : ah ! que la politique est une belle chose !* 109
- CHAP. XVIII. *Manéges de certains*

<i>Auteurs pour être mis au rang des Grands-hommes.</i>	116
CHAP. XIX. <i>Nouvelle Faculté de Médecine.</i>	123
CHAP. XX. <i>Qu'il est agréable de porter de beaux linges !</i>	136
CHAP. XXI. <i>Le Marché aux chevaux.</i>	140
CHAP. XXII. <i>Mères dénaturées &amp; trop complaisantes. Histoire de Mlle. Lolotte.</i>	144
CHAP. XXIII. <i>Comment une femme intelligente peut mener un homme par le nez. Mlle. Nicette l'échappe belle.</i>	159
CHAP. XXIV. <i>Éclipse de Mlle. Nicette. Tromperie singulière.</i>	166

FIN





